

TROIS NOUVEAUX SAINTS

Canonisés
par

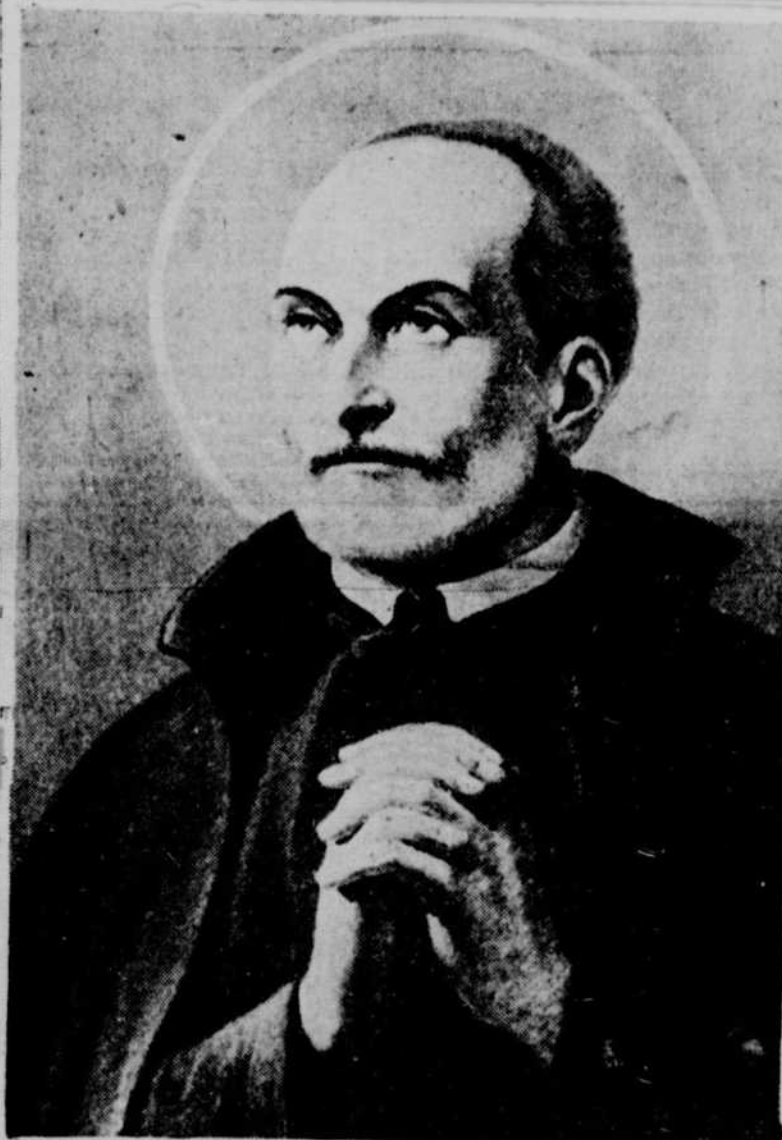
S.S. PIE XI

le Jour de Pâques

à
ST-PIERRE de ROME



SAINT ANDRÉ BOBOLA



SAINT GIOVANNI LEONARDI



SAINT SALVATORE DA HORTA

R

OME n'avait plus vu de canonisations depuis celle des martyrs anglais Thomas More et Jean Fisher, à la Pentecôte de 1935, qui faisait elle-même pendant à celle de saint Conrad de Parzham, à la Pentecôte de 1934. Après les canonisations répétées des années saintes, de tels intervalles paraissent longs. Mais n'est-il pas déjà admirable que le Saint-Père ait voulu s'imposer la fatigue de cette cérémonie? Pâques est la fête de la Résurrection! L'an dernier, à pareil jour, il apparaissait en public, enfin guéri, au milieu d'une joie débordante; les mois ont passé, apportant avec leurs consolations, leurs peines et leurs angoisses. Le Pape les ressent plus que d'autres; mais comment ne se réjouirait-il pas en cette fête de Pâques: le Christ sort victorieux du tombeau et, comme il a vaincu la mort, il est toujours vainqueur du "monde". Trois saints ont témoigné, en ce jour de Pâques de 1938, de cette éternelle jeunesse du Christ et de son Eglise: un martyr polonais du XVII^e siècle, religieux jésuite: André Bobola; deux confesseurs du XVI^e siècle: Jean Léonardi, fondateur à Lucques des Clercs Réguliers de la Mère de Dieu, et Salvatore da Horta, frère convers franciscain d'Espagne.

(Suite à la page 11)

(Voir aussi les pages 8, 9 et 13)



Dès notre petite enfance, on nous a appris à saluer, chaque fois que nous passions, la croix du chemin. Plantée là, par nos ancêtres au début de la colonie, lorsque les églises étaient très distantes, la croix du chemin était leur unique confidente, leur soutien dans les épreuves. A ses pieds nos vaillants ancêtres acadiens retrouvaient la force et le courage pour défendre leur foi, leur langue et leurs droits.

Dans notre vieux chez nous, alors que la colonie était à son début, et desservie par nos courageux missionnaires, la croix du chemin remplaçait les temples divins si éloignés. Chaque fin de jour, toutes les familles de l'arrondissement se rassemblaient pour réciter en commun le chapelet. Dans la "brunante" atténuée les groupes venaient par la route poudreuse, les grandes personnes marchant lentement tout en causant, tandis que les jeunes étaient plus bruyants. Les derniers retardataires arrivés, un signal énergique appelait à la prière, et dans le grand silence religieux, des crépuscules ruraux un des assistants récitait le chapelet. Puis c'était le tour des cantiques religieux, sans oublier l'hymne si chère aux Acadiens: L'AVE MARIS STELLA.

Qui comprendra la beauté de ces réunions pieuses à la croix du chemin. Elles soudaient mieux ensemble les diverses familles du rang, et entretenaient une ferveur, un sens religieux, qui donnait aux moindres actes, aux moindres choses, une partie spéciale.

Ces prières publiques ne sont pas complètement disparues, mais il faut les faire revivre. Il arrive parfois encore qu'au cours d'une promenade, on y rencontre des groupes de pieux chrétiens groupés au pied d'une simple croix. A la veille du mois de mai reprenons et généralisons la belle coutume du mois de Marie à la croix du chemin.

O croix du chemin, témoin muet de bien des scènes, plusieurs générations ont passé devant toi. Tu es le garant de notre survivance nationale. Nous savons par héritage que nous avons besoin de toi. Dans ces heures troublées qui nous laissent dans l'incertitude, reste ancrée dans le sol de chez nous. Garde l'espoir dans l'avenir de notre race et de notre religion. Et, comme nos pères, nous nous agenouillons souvent à ton ombre. O Croix du chemin!

(Envoi de Jeannine des Lilas)



Au cours d'une représentation à l'Opéra, un spectateur persiste à fredonner l'air que chante un artiste réputé.

Son voisin, n'y tenant plus, s'écrie: — C'est insupportable! Le gêneur lui demande: — C'est pour moi que vous dites cela? — Non, c'est pour le ténor qui est sur la scène... Cet idiot-là m'empêche de vous entendre!



A toutes mes compagnes de la Page.
COQUETTE JOYEUSE.

Un nuage

(Pour Pierrette Collard).

Le grand jardin de Mme Verneuil semble dormir sous la caresse du soleil de trois heures... Septembre est venu et l'a paré avec magnificence: les fleurs brillent d'un éclat plus frais; la vigne vierge habille d'un manteau pourpre le mur de la maison et le bosquet a déjà quelques reflets d'or terni dans sa toison sombre... Les oiseaux se taisent pour mieux goûter la douceur de cette fin d'été... Le silence règne en maître... trouble bientôt par un bruit de pas et un joyeux bavardage: les amis de Marie-Thérèse Verneuil envahissent le jardin qu'elles se chargent de réveiller.

Voici d'abord Ginette et Claude, deux jumelles de neuf ans, blondes et roses, si pareilles qu'on a du mal à les reconnaître.

Enfin, paraît Marie-Thérèse que ses devoirs de petite maîtresse de maison retiennent auprès de Gaby, la petite infirme au regard bleu, qui avance doucement, boitant un peu...

Le groupe éparpillé se reforme sous la tonnelle où l'on bavarde gaiement du goûter.

Gaby raconte drôlement ses aventures de vacances, et cela fait rire tout le monde... Les petites que l'on taquine se réfugient auprès d'elle, qui sait toujours les amuser...

Mais bientôt les petits pieds s'agitent, impatients de courir... sitôt le goûter fini, une grande partie de barres s'organise, et l'on s'en donne à cœur de joie... Dans la fièvre du jeu, on oublie qu'il est difficile pour Gaby de courir; on l'entraîne... on la bouscule... si bien qu'après la première partie, elle est très fatiguée.

Elle s'assied sur la pelouse... Claude et Marie-Thérèse s'allongent auprès d'elle, essouffées, mais ravies de s'être si bien amusées...

Les autres arrivent:

— Vite, on recommence, dépêchons-nous!

Gaby est un peu lasse, dit Marie-Thérèse doucement... Nous pourrions peut-être nous reposer quelques minutes avant de reprendre le jeu!

— Oh! non, dit Mireille... il est déjà près de cinq heures! Nous n'avons pas de temps à perdre... Quelle se repose... nous jouerons bien sans elle!

— Nous ne pouvons pas la laisser seule, insiste encore Marie-Thérèse.

— Allez toutes, dit Gaby doucement... moi, je vais regarder quelques images.

Et la bande s'éclance, qui n'attendait que ces mots, tandis que Mireille murmure:

— Tant mieux si elle ne joue pas!... Avec cette boîteuse, on ne peut pas courir comme on veut!

Gaby, qui a entendu, les suit d'un long regard triste. Un gros soupir monte de son pauvre cœur très lourd, et elle essuie furtivement une larme.

Ce mot blessant lui fait si mal!... Boîteuse... ah!... elle le sait bien... pourquoi le lui rappeler?... C'est si triste de ne pouvoir courir comme les autres, d'entendre leurs réflexions inconscientes et cruelles... de sentir qu'elle les gêne!... Elle voudrait tant courir elle aussi!

Tout à l'heure, elle amusait ses amies en leur contant des histoires drôles, on l'entourait... Maintenant, elle les gêne... alors, c'est bien simple: on la laisse là... toute seule...

Gaby essuie une seconde larme et pense à ce que lui dit souvent sa maman quand elle lui conte ses chagrins: "Le bon Jésus fut aussi abandonné... Il est venu chez les Juifs, ses amis, son peuple choisi qu'il avait comblé de bienfaits... ils ne l'ont pas reçu... ils l'ont traité en ennemi... Ses apôtres eux-mêmes l'ont abandonné au jardin des Oliviers... Et il a pardonné..."

C'est pourquoi elle accueille d'un sourire et d'un baiser Mireille qui accourt tout à fait repentante et, honteuse de sa méchanceté en disant: — Gaby, j'ai entraîné les autres... C'est à cause de moi que tu es seule et triste... Vois-tu, je ne pensais qu'à mon plaisir... mais je n'ai pu m'amuser, parce que je savais bien que tu avais de la peine... Veux-tu me pardonner?... Elle appelle ses compagnes, et la journée se termina par une joyeuse partie de cartes qui fit oublier tous les nuages...

Il eût mieux valu, sans doute, qu'il n'y eût rien à valoir... mais elles ont su réparer la peine qu'elles avaient faite à Gaby.

Une autre fois, leur affection saura lui épargner tous les chagrins.

(Envoi de Trèfle d'Or.)

Petit Pierre et le singe

A "Prince gaspésien".

Petit Pierre, nouveau domestique de la fermière Jeannette, avait été chargé, par celle-ci, de porter un panier au château voisin habité par une vieille comtesse originale et fort laide.

Cette dame possédait un singe qu'elle aimait beaucoup et qu'elle habillait en grand seigneur. Jacquot portait la culotte de velours noir, la veste semblable, ornée d'un jabot en fines dentelles; une petite toque le coiffait élégamment; aussi, lorsque Petit-Pierre fut introduit dans le salon où se trouvait le personnage en question, l'enfant prit le singe pour un des maîtres du château.

L'animal se précipita sur le panier de fruits et se mit à dévorer ardemment les figues qui couvraient le fond du panier.

A cet instant la comtesse entra: "Madame, dit poliment Petit-Pierre je vous apporte ce panier de poires de la part de la fermière Jeannette; elle y avait joint quelques figues mais..."

— "Où sont-elles?" dit la dame qui les aimait fort. Petit-Pierre se gratta la tête, regarda attentivement la comtesse et le singe, puis prenant son parti: — "C'est votre fils, madame, qui les a mangées," dit-il en montrant le singe.

Madame la comtesse ne fut pas contente! et Petit-Pierre fut bien penaud, quand il comprit sa méprise.

(Envoi de Reine gaspésienne.)



Les trois avis du parrain

Une jeune fille de seize ans venait de quitter la pension pour reprendre la vie de famille et être présentée dans le monde. Elle alla annoncer cette nouvelle à son parrain qui était un vieil original, mais plein de bon sens; et il lui dit: "Mon enfant, viens avec moi, je veux t'indiquer trois choses auxquelles une jeune fille doit à la fois ressembler et ne pas ressembler." Ils sortirent dans le jardin; le vieillard mena sa fille le long d'une haie sur laquelle se promenaient des colimaçons. Il en prit un dans sa main: "Il faut, dit-il, qu'une jeune fille ressemble à l'escargot qui garde constamment la maison; mais qu'elle ne mette pas comme lui tout ce qu'elle possède sur le dos."

Il l'emmena ensuite non loin d'une colline rocheuse. Le parrain prononça à haute voix quelques paroles qui furent immédiatement répétées par l'écho. "Il faut, dit-il qu'une jeune fille ressemble à l'écho qui ne parle que lorsqu'on l'interroge; mais il ne faut pas qu'elle veuille comme lui avoir le dernier mot."

Ils continuèrent leur promenade jusqu'à la place de l'église. Le vieillard désigna à sa jeune compagne le cadran de l'horloge décorant le clocher: "Il faut, dit-il, qu'une jeune fille ressemble à une horloge en étant parfaitement régulière et ponctuelle; mais il ne faut pas qu'elle fasse du bruit de manière à être entendue de toute la ville." La jeune fille retint fidèlement les trois avis de son parrain et n'eut qu'à s'en louer pendant tout le temps de sa vie.



Pour "Trèfle d'or"
KIOU-KIOU.

Correspondance

AMANTE DE LA MER. — Je vous remercie des paroles vraiment trop aimables que vous avez pour moi, ma chère nièce. Je suis si heureuse quand je puis faire plaisir à mes petites nièces. Et je vous assure qu'elles me le rendent bien. Ainsi, si je passais sur votre rivage... Il me serait facile de vous reconnaître entre beaucoup d'autres, puisque vous êtes si grande. Je comprends facilement combien vous avez de joie à contempler notre beau St-Laurent. A cette époque de l'année, c'est une féerie. J'espère pouvoir publier votre article. Votre souvenir affectueux à tous. Croyez toujours à ma sincère affection.

JACKIE. — Je suis charmée de vous revoir au Courrier, ma bonne JACKIE. Votre papa doit être bien content de pouvoir ainsi compter sur le dévouement et l'assistance de sa petite fille. MYOSOTIS ne figure pas dans mon carnet, et je regrette de ne pouvoir vous renseigner sur son sujet. Je ne crois pas avoir d'autres nièces de votre paroisse. Votre bonjour à tous, spécialement à MYOSOTIS et félicitations à JEANNINE DES LILAS pour son récent article. Une amicale pensée.

DERNIER EPI. — Vous m'êtes bien sympathique, ma chère nièce, et je vous admire d'avoir ainsi sacrifié, durant quelques années, ce goût prononcé de l'étude pour aider votre mère à la maison. Le bon Dieu vous a bien récompensée, puisqu'il a permis que vous puissiez terminer vos études par la suite. Je demande à YANTHE, de vous féliciter, ce qu'elle est devenue. Vos félicitations à MAY-LANCOLIE et PETITE GASPESIE-NNE. Amitiés à cette dernière, ainsi qu'à JEANNINE DES LILAS, KIOU-KIOU et YANTHE. Affectueux souvenir.

BELLE ETOILE. — Une quatrième et nouvelle étoile se lève au ciel de notre Page! Je lui souhaite la bienvenue. Deux rayons de soleil, 4 étoiles... Si je veux bien connaître mes nièces, je vais être obligée de perfectionner mes études d'astronomie! Et puis, tous ces astres vont illuminer notre Royaume, et j'anticipe déjà la joie de cette fête. Affectueuses pensées de votre part, à CAMPAGNARDE, RAYON DE SOLEIL, MARIONNETTE, BRUNETTE AUX YEUX BLEUS, MADELINE, MAY-LANCOLIE et AMANTE DU PATRIOTISME. Un affectueux bonjour.

FRANZ. — Vous êtes la très bienvenue parmi nous, ma chère nièce. Je vous remercie des aimables paroles que vous m'adressez, ainsi que de votre attachement à la Page. Votre meilleur bonjour et amitié à tous. Vous désirez rappeler à C. MOI sa promesse de vous écrire bientôt. Votre souvenir et une invitation à ANNE BLOSSET, A COUSINE NICOLE, votre fidèle amie. L'expression de votre sincère affection. Votre article dédié à MAMAN HIRONDELLE sera publié bientôt, je l'espère. Un beau bonjour.

MADO. — Bonjour MADO! Bien sûr, je vous accueille à la Page, et avec un grand plaisir, n'en doutez pas. Vous me semblez bien gentille, quel-que-fois un petit brin pessimiste. A votre âge tout est beau, ma chérie. Les jours tristes passent pour faire suite aux jours rieurs! Inquiétude, pour faire place à l'espoir. Vous avez tout l'avenir devant vous, ma bonne petite nièce. Alors, venez me dire que ces vilains nuages sont bien loin maintenant. Vos sincères félicitations à tous et à toutes, particulièrement à GUIDE RAYMOND. J'ai deux correspondantes de votre comté, et une de votre ville, que je n'ai jamais visitée, je le regrette. Une affectueuse pensée.

TITE-LOUISE. — Je vous attendais, TITE-LOUISE. Vos études acceptent votre temps, et je comprends qu'il ne vous est pas toujours facile de venir causer avec GRANDE-AMIE. Aussi, si ne vous en ferais-je aucun reproche, ma gentille petite nièce. Vos salutations à COUSIN LUC, MICHEL, DIABLOTINE, REVEUSE, JUANITA et CHOU-NAR... ma future nièce! Un beau bonjour à vos charmantes sœurs. Je vous embrasse affectueusement.

AREILLE. — Voici une bien charmante petite abeille qui m'arrive avec le mois de mai. Toute bourdonnante de joie, elle m'apporte un joli rayon de miel, et assure qu'elle ne piquera jamais GRANDE-AMIE. Peut-on rêver plus fine abeille? Votre lettre était bien adressée, ma petite amie, et si vous avez la mémoire des yeux vous m'auriez peut-être retrouvée, car je me demande si je ne vous ai pas déjà rencontrée un jour, dans le sentier de la montagne? Vous êtes la seule AREILLE à la Page, et j'espère bien que votre diligence, votre activité et votre travail seront un exemple pour toutes nos petites écolières. Un amical bonjour.

PETITE SORCIERE MYSTERIEUSE. — Je vous remercie pour toutes les choses aimables que contenait votre lettre, petite sorcière. Je sais bien que votre bon petit cœur garde tous les jours une pensée affectueuse et fidèle pour le Coin des enfants. Je vous félicite d'être si assidue à vos heures d'études. Vous en serez sûrement récompensée. Je verrai si je puis utilement votre article. J'ai transmis vos félicitations à Oncle D. Croyez toujours à ma sincère affection.

MASKOUTAINE. — Bonjour, ma chère petite. Avec ce nouveau pseudo je suis sûre qu'il ne pourra plus y avoir de confusion possible. J'espère pouvoir publier votre dessin représentant la première communiant. Vous êtes, en effet, l'une des plus jeunes de la Page. Il y a aussi la petite sœur de CRISTAL, et CHAMP DE VIOLETTE, qui sont, avec vous, de toutes les petites nièces. PI-OU à 6 ans et CHAMP DE VIOLETTE 10 ans. Votre bonjour à tous les sujets du Royaume. GRANDE-AMIE vous assure de sa meilleure affection.

KIOU-KIOU. — Je vous revois avec plaisir parmi nous, ma bonne petite KIOU-KIOU. Vous aurez probablement reçu une lettre de TRÈFLE D'OR, quand vous lirez ceci. Il y a eu naturellement un retard inévitable, car je ne connaissais pas encore votre nom véritable. Je crois que cette cousine sera pour vous une charmante petite amie. Peut-être nous connaissons-nous sans le savoir, me dites-vous? Je ne pense pas. Vous me semblez, cependant, plus renseignée que je ne le suis... Non, vous n'êtes pas la seule de notre ville à la Page. Votre bonjour à JEANNINE DES LILAS, TRÈFLE D'OR, CRISTAL et TRÈFLE HUMIDE. Toute mon affection, ma gentille petite nièce.

GRANDE-AMIE.

Le guide du philatelliste

UN TIMBRE

va honorer
l'introduction

DU CAFÉ

au BRÉSIL

On mande de Rio de Janeiro que l'Etat brésilien va faire paraître un timbre à l'effigie d'un religieux franciscain qui introduisit dans ce pays la culture du café, lequel est devenu une source de richesse pour la nation.

Le café avait été introduit, au XVIII^e siècle, dans la colonie française de la Guyane, située, comme on le sait, sur la côte atlantique de l'Amérique latine.

Le religieux, le P. Francisco Palheta, visitant notre possession, goûta l'infusion de café pour la première fois. Et la saveur lui en parut si agréable qu'il ramena au Brésil une certaine quantité de grains prêts à être semés.

L'expérimentation fut d'abord faite dans l'Etat brésilien du Nord, d'où le P. Palheta était originaire. Mais elle ne réussit pas. Tentée de nouveau dans les Etats du Sud cette fois, le succès fut tel que les plantations de café s'étendirent rapidement pour devenir la plus importante culture du pays et la base principale de son économie.

On recense au Brésil 3,017,268,000 pieds de café sur 4,873,268,000 pieds existant dans le monde. Et, alors que de 1932 à 1936, la production mondiale totale de café a été de 113,159,200 sacs, la part du Brésil a été de 77,253,200 sacs; la vente du café représente, à elle seule, 50 pour 100 du chiffre global des exportations brési-liennes, ou près de 3 milliards de francs.

On voit par ces chiffres, combien le religieux franciscain a contribué par son initiative, au développement de sa patrie.

Comment est née la

CARTE

POSTALE

SAVEZ-VOUS comment est née la "carte postale" ? On assure que c'est un Viennois, le docteur Hermann, qui eu conçut l'idée le premier, mais elle ne fut adoptée en Autriche que le 1^{er} octobre 1867, deux ans après que le docteur von Stephen, directeur des Postes de l'Empire germanique en eut soumis le projet au Ve Congrès postal tenu à Karlsruhe, en 1865. La carte postale fut rapidement mise en usage en Allemagne et en Suisse. En France, l'innovation mit plus de temps à entrer dans la pratique. La première carte postale créée en France est due à un papeter de Sillé-le-Guillaume, M. Besnard, qui l'imprima en 1870, pour les soldats du camp de Coullie. M. Georges Brunel, à qui revient l'honneur d'avoir fixé ce point d'histoire, ajoute qu'un autre essai fut fait à Strasbourg, en 1879 également. La société de Secours aux blessés étant intervenue auprès du commandant de l'armée allemande qui investissait la place, avait obtenu pour les assiégés la permission de correspondre avec leur famille, au moyen d'une carte postale ne contenant que quelques mots et aucun renseignement militaire. Mais la mise en circulation des premières cartes postales officielles en France, date seulement du 15 janvier 1873.

Etant donné la vogue prodigieuse que connut la carte postale dans le monde entier, on pourrait croire que beaucoup d'Etats auraient songé à créer des vignettes particulières pour l'affranchissement de ce genre de message.

Il n'en est rien pourtant. La colonie britannique de Kong-Hong fut longtemps le seul pays à posséder des timbres spécialement affectés à cet usage. Il s'agissait d'ailleurs de simples "surchargés" : deux figurines pour le service postal habituel, le 16 cents jaune et le 18 cents lilas reçurent respectivement les surcharges "3 cents" et "5 cents", en 1879, pour être employés à l'affranchissement exclusif des cartes-formulaires délivrées par la poste. Ces timbres sont devenus très rares, et plus rare encore, est le troisième obtenu par une nouvelle surcharge, "THREE" (trois), sur le 5 cents précédent.

Dimanche, 22 mai 1938

Roman historique

par Walter Scott

IVANHOE



No 59. — ECHAPPE

De la grande escorte de Cedric un seul échappa, et c'était le bouffon Wamba. Comme enfant Wamba était d'un naturel bien doué, mais par une chute il s'était donné un coup à la tête, de manière que son intelligence en souffrit.

Quand il était dans l'embarras, il pouvait agir très raisonnablement, et à cette occasion il montra assez de courage.

Il s'empara de l'épée d'un des domestiques et l'agit comme un fou. Par cela il tint en respect plusieurs de ses assaillants, et fit même plusieurs tentatives pour délivrer Cedric.

Mais lorsqu'il vit qu'il ne pouvait tenir contre la partie trop forte, il sauta à bas de son cheval et s'enfonça dans les buissons. Dans la confusion qui régnait personne ne remarqua sa disparition.

Une fois en sécurité, Wamba ne savait pas bien s'il devait retourner pour faire une nouvelle tentative et délivrer Cedric, ou s'il devait plutôt profiter de sa liberté.

— Quel bonheur a-t-on de la liberté et de toutes ses bénédictions, se dit-il, quand on ne sait pas de quoi en faire ? —



No 60. — LES DEUX SERFS

Sans y penser Wamba avait exprimé sa pensée à haute voix. Il eut donc peur en entendant tout à coup, à quelques pas de lui, une voix basse qui l'appela ; mais lorsque un moment après un chien accourut en sautant pour le caresser, il reconnut le chien du porcher, Fangs, et comprit que c'était la voix de son maître qu'il avait entendu.

— Gurth, dit-il à voix basse, et peu après le porcher était à côté de lui.

— Mais qu'y a-t-il donc ? demanda Gurth, — que signifie ces cris et ce bruit d'armes ? —

— Oh ! ils les ont tous faits prisonniers, répondit le bouffon.

— Qui ? Prisonniers ?

— Cedric, notre maître, Athelstane, lady Rowena et tous les domestiques. —

— Mais qui les a faits prisonniers, continua Gurth, dis-moi ça ? —

— Des hommes en habits verts et avec des masques noirs. Athelstane était trop lent et Cedric trop ardent au combat. Ils se trouvent tous les deux garrottés sur le gazon.

Gurth s'enflamma vite : — Wamba, tu as une arme, et tu as du courage. Même si nous ne sommes que deux, une attaque soudaine contre des gens qui ne s'y attendent pas peut réussir. —

— Mais Gurth, tu viens récemment de sortir du service de Cedric, dit le bouffon.

— Qu'est-ce que cela fait, quand mon maître est en danger, répondit Gurth. Allons ! suis-moi !

— (A SUIVRE) —



La mosquée bleue de Constantinople

LORSQUE l'architecte qui construisit la Mosquée de Constantinople eut terminé son oeuvre, une véritable conternation se répandit dans le monde musulman, car l'artiste avait orné l'édifice de six minarets.

Or, depuis des siècles, une pieuse tradition voulait que seule la sainte mos-

quée de la Mecque eût droit à six minarets et l'audace de l'architecte de Constantinople provoqua de véhémentes protestations dans tout l'Islam et l'on alla même jusqu'à dire qu'il fallait abattre l'un de ces minarets.

Cependant après bien des discussions, la question finit par être tranchée de façon fort simple. c'est-à-dire qu'on construisit un minaret supplémentaire à la mosquée sainte de la Mecque, de façon qu'elle continuât d'occuper une place prééminente parmi tous les sanctuai-

res du monde musulman.

En 1913, la Turquie émit un timbre à l'effigie de la Mosquée bleue. Ce timbre est d'autant plus remarquable qu'il est le premier à représenter un objet "réel". On sait que la religion musulmane interdit les "tableaux" de toutes natures et les vignettes précédentes ne comportaient jamais que des motifs symboliques de décoration.

La Mosquée Bleue tire son nom de ses magnifiques décorations intérieures de mosaïques bleue et verte.



LES REPTILES VOLANTS

Chauves souris ou oiseaux de proie? On ne sait. Les deux sans doute. Pterosauriens, ptéronodons, décrivait dans l'air des courbes gracieuses, portés par des ailes de huit mètres d'envergure. Mais, alors que chez la chauve-souris, tous les doigts sont rattachés à la membrane alaire, chez eux, c'est le cinquième doigt seulement des pattes antérieures qui supporte cette membrane, laquelle se rattache d'autre part au corps et aux pattes postérieures. Leur mâchoire est aussi longue que leur corps et ils mastiquaient avec un bruit assourdissant les chairs sanglantes de leurs victimes... Quelques individus sont de taille plus menue. On en voit même qui ne dépassent pas la grosseur d'un poulet. Ils n'en sont pas moins féroces.



LES OISEAUX A DENTS

Entre le reptile et l'oiseau, il n'y a, à l'époque secondaire, que peu de différence. Cependant, c'est bien parmi les oiseaux que l'on doit classer l'Archéoptéryx, l'Ichtyornis et l'Hespéornis, car, s'ils se rattachent aux reptiles par bien des caractères communs, ils s'en séparent nettement par leurs ailes et leur plumage que l'on a retrouvés parfaitement conservés.

L'Archéoptéryx est le plus ancien oiseau connu. Il en a été découvert deux exemplaires dans la pierre lithographique de Solenhofen: l'un est au British Muséum de Londres, l'autre, au musée de Berlin. Il avait une queue très longue, formée de vingt-deux vertèbres et ressemblant à celle d'un lézard. Ses membres antérieurs présentaient trois métacarpiens, suivis de trois doigts non soudés (ce que l'on observe chez l'embryon des oiseaux actuels) et terminés par des griffes.

L'Ichtyornis, de par ses ailes bien développées, devait être un puissant volier.

Par contre, l'Hespéornis, aux ailes courtes, ne volait probablement pas et se rapprochait plutôt de l'autruche.

Tous trois étaient pourvus de dents, implantées soit dans des alvéoles, soit dans une rainure osseuse.

Production de la maison G. MAZO, 33, Boulevard St-Martin, Paris.

Les mêmes images en couleur sur papier transparent pour projections lumineuses.



LA MODE A PARIS

Comment trouvez-vous ce chapeau printanier dont la calotte est formée d'une touffe de fleurs? Il vient tout droit de la capitale de la mode. Cela se voit.

Un taxi

alimenté à l'anthracite

Le samedi 30 avril, le premier taxi parisien fonctionnant à l'anthracite a été mis en service.

C'est un mécanicien, Auguste Murry, qui a conçu ce gazogène d'un nouveau type, et c'est un petit artisan parisien, chauffeur de taxi, qui l'a conduit et monté entièrement sur sa voiture.

Ce gazogène, qui fonctionne indifféremment à la houille, au charbon de bois, à l'anthracite ou même au bois vert, permet de réaliser une économie brute de 70% sur la consommation. La vitesse de la voiture n'est diminuée que de 15 pour 100 par la transformation.

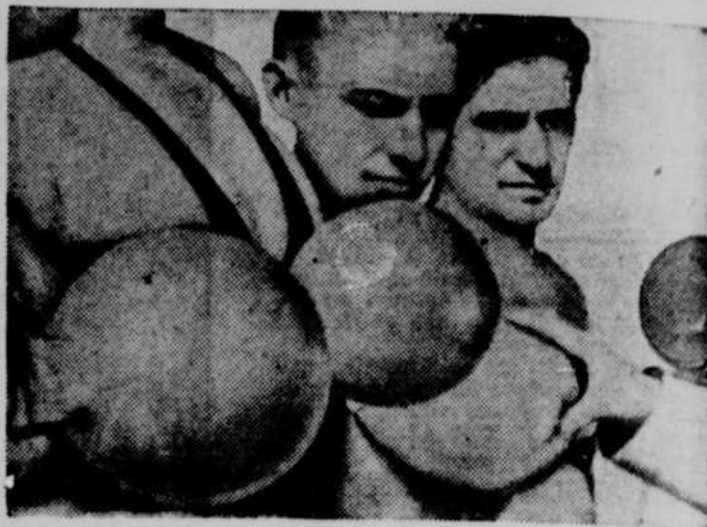
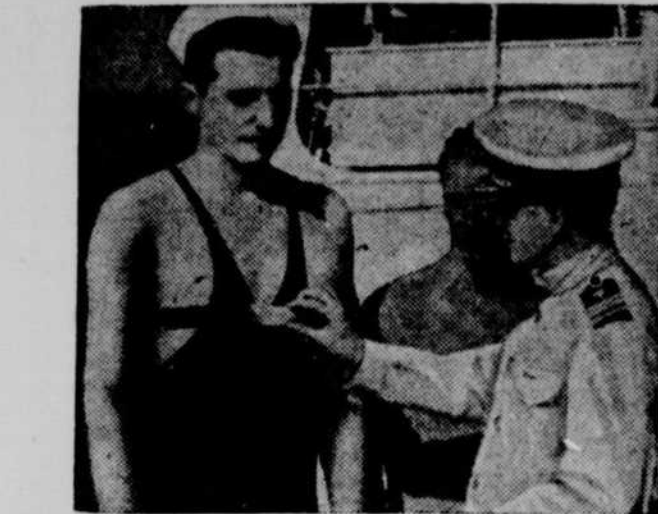
L'aspect extérieur du véhicule n'est aucunement modifié, tout l'appareillage étant logé dans le coffre arrière. Le moteur est un six cylindres de série, dont la compression a été seulement portée de 6 à 9. La conduite de la voiture n'est pas modifiée.

Ce taxi a parcouru déjà plusieurs milliers de kilomètres d'une façon parfaitement satisfaisante, et des camarades du réalisateur Henri Lory s'apprêtent à transformer leurs taxis de la même façon.

Il semble que cette innovation soit appelée à un bel avenir dans les rues de la capitale, où la vitesse des automobiles est limitée. L'économie réalisée sur le prix du carburant permettrait de réduire sensiblement le tarif kilométrique, ce qui ne manquerait pas de ramener vers les taxis une clientèle qui renonce à les utiliser en raison de leur prix de revient actuel.



Le Dr A.-H. Gorwin, de l'université John Hopkins, a inventé un plan de "micro-combustion" qui lui permet de dire combien d'atomes il y a dans chaque molécule.



Les marins du garde-côtes américain "Mojave" viennent de faire l'expérience de ceintures de sauvetage d'un nouveau genre. Ces ceintures peuvent être portées en tout temps, sans aucun embarras, comme on peut le voir à gauche. Pour le gongler, il suffit de souffler dans un petit tube, et la partie d'avant de la ceinture s'enfle comme des petits ballons. Cette ceinture peut permettre à un homme de flotter pendant plusieurs heures.



LUMIERE ARTIFICIELLE



Des ingénieurs ont réussi à transformer en lumière l'odeur de l'ail. Ce résultat a été obtenu après des recherches qui ont duré plus d'un an. On voit ici le Dr Marden, de Philadelphie, au cours d'une de ses expériences qui lui ont permis de faire artificiellement de la lumière avec une simple odeur.

COMMENT FUT DECOUVERT LE

vaccin

La scène se passe près de Bristol (Angleterre), à Sodbury, petit village dont les gens de même race que leurs voisins de la Suisse anglaise, ces montagnards qui se sont retirés, devant les invasions anglo-saxonnes, les Bretons, nommés aujourd'hui "Gallois". (Comme l = u, vous pouvez prononcer "Gaulois").

Une jeune fille de cette race, laitière de son métier, s'amusait à bavarder sur la porte du chirurgien Ludlow. Les conversations du jour roulaient sur la petite vérole, qui désolait alors la région. "Oh! disait-elle, ce n'est pas moi qui ai quelque chose à craindre! J'ai eu le cow-pox (en français: picote des vaches, c'est-à-dire petite vérole des vaches)".

Ces paroles frappèrent l'esprit de l'élève-chirurgien Jenner, qui écoutait la jeune fille et la considérait avec attention.

Les autres personnes présentes oublièrent ce propos: car la petite vérole n'avait pas épargné tous ceux qui avaient pris la picote des vaches.

Mais Jenner fut plus sage. Il refusa plusieurs brillantes propositions pour se consacrer tout entier à la recherche de ce qu'il avait pressenti. Revenu plus tard à Berkeley, son village natal, où il s'établissait comme médecin, il acquit la certitude que, si la picote des vaches ne préserve pas une personne dont la peau n'est pas entamée, son efficacité est absolument assurée quand les pustules du pis de la vache sont entrées en contact avec des gerçures ou des écorchures de la peau dans des conditions qu'il parvint à fixer, après de patientes et multiples expériences.

Le vaccin était découvert.

L. A.

UN OISEAU GEANT



Emile Doret, un des plus audacieux aviateurs français, est devenu un des fervents du "glisseur". On voit ici Doret essayant, à l'aérodrome de Toulouse, son nouvel avion sans moteur. Ce glisseur, en plein vol, ressemble à un goéland géant.

391.—TRIANGLE.
Cotonne. — Visa. — Meuble. — Instrument de musique. — Verre. — Protestant célèbre.

392.—QUESTION HISTORIQUE.
Quel est le général qui dit à un autre: "Vous êtes grand comme le monde" et en quelle circonstance?

393.—CARRE SYLLABIQUE
Métal. — Amour. — Rendre.

394.—PROBLEME ALPHABETIQUE.

Enlever une lettre à chacun des mots suivants et former avec ces lettres un autre nom de fleur: Capucine. — Laurier. — Muguet. — Ré-seda. — Oeillet. — Lilas. — Jas-min.

395.—ENIGME.
D'un berger de Juda secondant le courage
J'étendis à ses pieds l'insulteur
Et plus tard, quand mon nom fut
[l'éclair d'un orage,
J'ai vu fuir devant moi le Roi-
Soleil enfant.

396.—ANAGRAMME.
Avec ces mots: Ramier, Tout, Demeure et Prompt, reconstituer un proverbe en cinq mots.

397.—QUELQUES QUESTIONS
1.—Savez-vous quand a lieu ce qu'on appelle la "lune rousse"?
2.—Qui créa le pansement antiseptique?
3.—Quel était le véritable nom de Lenine?
4.—Qui Napoléon avait surnommé "l'enfant chéri de la victoire"?
5.—Où se trouve, en France, le Pays de Léon?
6.—Où naissent les anguilles?

SOLUTION
des problèmes proposés le 15 mai

394.—QUESTIONS GEOGRAPHIQUES

Berlin.
395.—CARRE.
P A R I S
A L O S E
R O U E N
I S E R E
S E N E Z

396.—METAGRAMME
Bain. — Main. — Nain. — Pain. Sain. — Tain. — Vain.

397.—CROIX.
T
U
P E R S E
Q
U
I
E

398.—MOT DECROISSANT
M A R G U E R I T E
G U E R I T E
R I T E
T E

399.—LOGOGRIPHE
TORT. — OR.

390.—QUELQUES QUESTIONS (réponses).
1.—La "Grotte du Chien" est une petite caverne non loin de Naples, au bord du lac Agnano, et dont le sol exhale du gaz carbonique à 4 pieds et demie de hauteur environ, de sorte que les

animaux qui y entrent sont asphyxiés. On l'a nommée "Grotte du Chien" parce qu'on a fait l'expérience d'asphyxie avec un chien.

2.—Les habitants de Bourges s'appellent les Berruyers, et non pas les Bourgeois.

3.—C'est en Espagne qu'on met le vin en sacs. Ces sacs sont en peau, on les appelle des "outres".

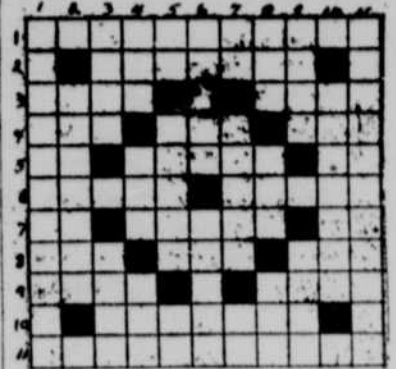
4.—L'expression "payer en monnaie de singe" vient de ce que du temps de saint Louis, les jongleurs qui entraient à Paris avec un singe étaient dispensés du péage à l'entrée, moyennant un tour de passe-passe du singe.

5.—La "Guadiana", en Espagne.

6.—On personnifie la Religion sous la figure d'une femme assise sur une pierre dans des nuées lumineuses, et tenant une croix rayonnante sur un autel, au bas duquel se trouve le livre des Evangiles. Sous ses pieds est une tête de mort, symbole de son triomphe sur la mort.

L'Américain, vaniteux. — Oui monsieur, j'appartiens à la ville de New-York.

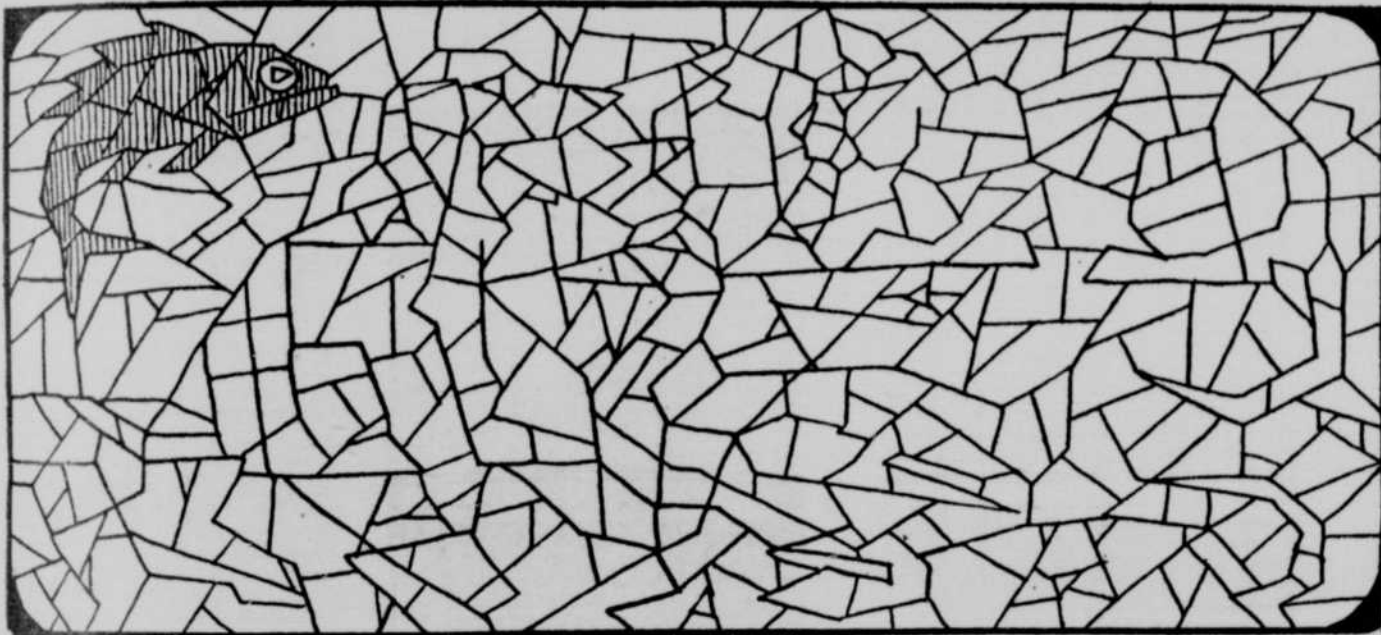
Le Parisien. — Ah! Je croyais que c'était le contraire.



HORIZONTALEMENT
1. Provoquent parfois des abcès. — 2. Petit air. — 3. Ne permet guère de dépasser quatre milles à l'heure. — Avant le saut. — 4. Etat des plantes ayant en elles un principe de végétation. — Aux échecs. — Arrose la ville du même nom. — 5. Article étranger. — Ressemble à la gaze. — Symbole chimique. — 6. Spécialité du sphinx. — De droite à gauche: maréchal de France décapité dans la cour de la Bastille. — 7. Devant de nombreux noms de villes. — Ancienne mesure de longueur. — Lettres de garni. — 8. Précède une évacuation. — Navigateur malgré lui. — Ancienne monnaie. — 9. Poulet éventuel. — Oiseau usurpateur. — 10. Cette langue a pour origine le latin vulgaire. — 11. Témoin oculaire (fém.).

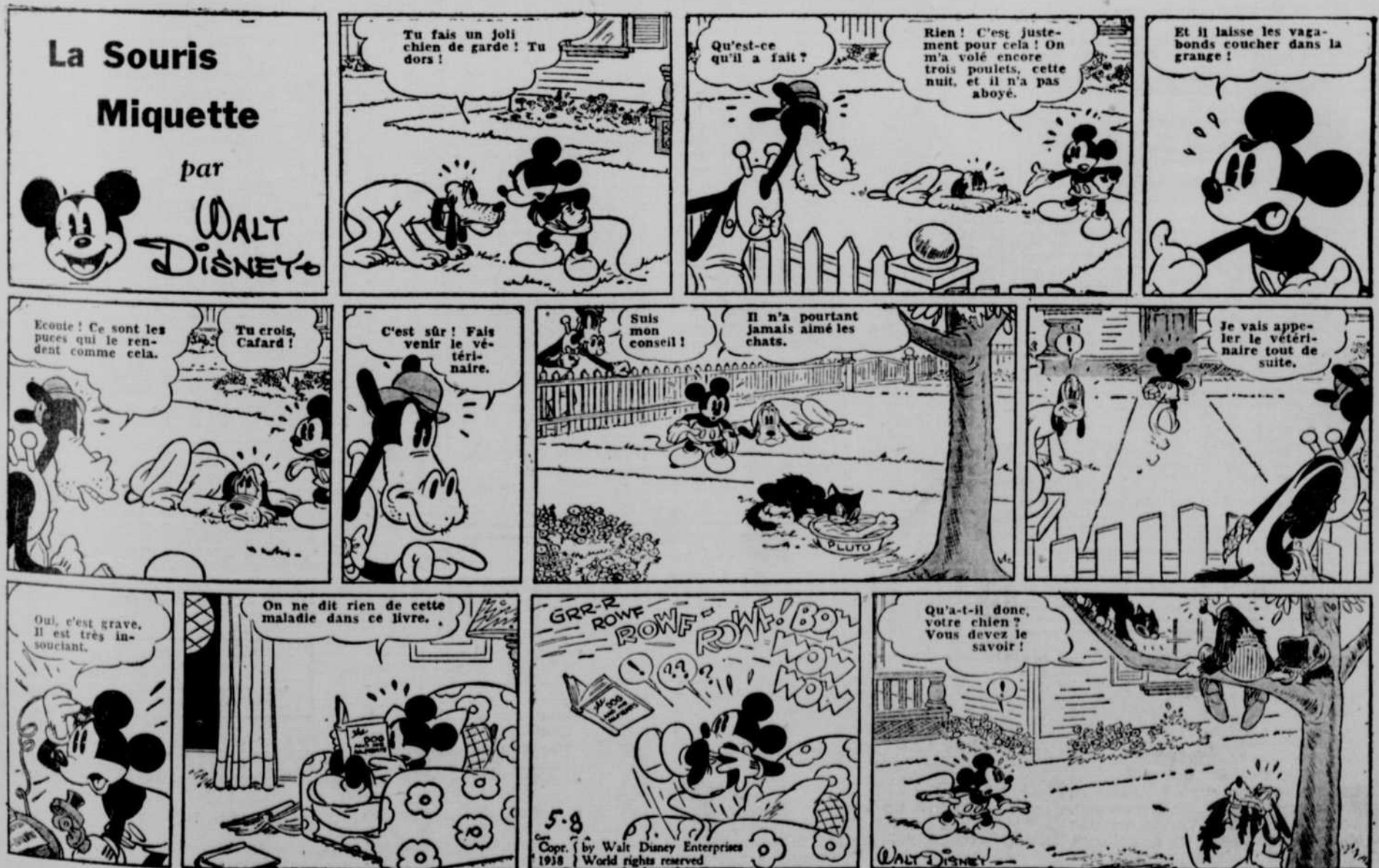
VERTICALEMENT
1. Transformations. — 2. Bataille de la grande guerre qu'on appelle aussi bataille de Noyon. — 3. Fleuve. — Département de France. — 4. Minuscule propriété rurale. — Auteur d'un évangile. — Se hisse à l'avant. — 5. Lettre grecque. — Ce qu'était Gallée. — Ncte. — 6. Défenseur de Liège. — Opéra de Bellini. — 7. Phonétiquement, incroyable. — Unité de masse. — De bas en haut: possessif. — 8. Anagramme d'une partie de tennis. — Patriarche. — Lettres de gloire. — 9. Mélange. — Anagramme d'une île de l'Atlantique. — 10. Une des petites Antilles anglaises. — 11. Qualité de certaines plaques.

Solution du No 71
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11
M T S E R I C O R D E
E E D I R E A I T
S O L M E R E A Y
S T C A N A R I M
A S I E E E B A O
G E N E R E B I L L
E R I V A S C O
R S O M M E S S G
I S N A I N E S I
E P I S I I R E
S A L A M A N D R E S



Sans tourner le dessin, nous pouvons voir, en plus du poisson, un CHIEN, un CHAT et un CANARD.

Prenez un crayon et essayez de les localiser, en les "ombrant", comme le poisson du dessin.



Poète et romancier de la terre canadienne

Histoire de l'Eglise

— VI —

CONVERSION ET CIVILISATION DES BARBARES



139. — LE POUVOIR TEMPOREL DES PAPES. DONATION DE CHARLEMAGNE.

Après la prise de Vérone et pendant que se poursuivait le siège de Pavie, Charlemagne se décida brusquement d'aller passer à Rome les fêtes de Pâques; à cette nouvelle, le pape Adrien envoya son armée à la rencontre du héros franc, tandis que lui-même, avec tout le clergé et le peuple, attendait le roi au haut du portique de Saint-Pierre. Charlemagne voulut monter à genoux, les degrés de la basilique en les baisant l'un après l'autre, puis le pape et le prince chrétien se donnèrent le baiser de paix. Le mercredi, après la célébration des fêtes de Pâques, le pape reçut Charlemagne et son escorte à la basilique vaticane et fit donner lecture de la promesse de donation qui jadis avait été signée à Quierzy-sur-Oise, par Pépin le Bref et par Charles lui-même, ainsi que par tous les seigneurs. Après cette lecture, le roi très-chrétien fit dresser un nouvel acte de donation, par lequel étaient dévolus au bienheureux Pierre et aux papes, ses successeurs: la cité de Lunigiano, l'île de Corse, les domaines de Sorà, de Mont-Bardo, de Vercetum, de Parme, de Reggio, de Mantoue, du Mont-Silice, tout l'exarchat de Ravenne, les provinces de Venise et de l'Istrie, le duché de Spolète et celui de Benevento, Charlemagne y apposa de sa main sa signature, et tous les évêques, les abbés, les ducs et les comtes de sa suite le souscrivirent. Cette chartre fut déposée dans l'intérieur de la confession, sur le tombeau de saint Pierre. Une autre copie fut placée dans l'évangilaire qu'on faisait baisser aux pèlerins, sur la confession même, et Charlemagne en emporta plusieurs exemplaires dans son royaume.



140. — GUERRES CONTRE LES SARRASINS. ROLAND A RONSEVAUX.

Nos modernes historiens ne donnent comme seul motif de cette guerre que l'ambassade de Soliman demandant du secours contre Abdel Rhaman; mais les chroniqueurs en donnent d'autres: d'abord, les incursions des Maures sur le territoire des Francs et le vif désir de Charlemagne de délivrer les populations catholiques du long musulman. Pour cette expédition, il rassembla une formidable armée, qui franchit les Pyrénées par la Catalogne et par la Navarre. D'une part Girona et Barcelone, de l'autre Pampelune furent prises, et les deux armées se réunirent sous les murs de Saragosse, qui, longuement et énergiquement défendue par Abdel-Mélie, dut aussi capituler. A ce moment, Charlemagne dut interrompre son expédition pour aller combattre les Saxons révoltés. Il partit, après avoir organisé une nouvelle province, confiée à Soliman, sous la suzeraineté du roi franc et après avoir rendu la liberté à un grand nombre de captifs chrétiens, en particulier à des Italiens et des Romains, qui avaient été vendus aux Sarrasins par les Lombards. Charlemagne, pressé par les nouvelles alarmantes qui lui arrivaient d'Allemagne, marchait vivement avec le gros de son armée, tandis qu'une arrière-garde d'élite, mais peu nombreuse, protégeait les bagages de l'armée. Aux défilés de Roncevaux, ils furent attaqués et décimés par les Wascons et les Sarrasins qui s'étaient embusqués dans les forêts dominant les défilés. Roland, neveu de Charlemagne, y tomba glorieusement, et la chanson de geste, appelée CHANSON DE ROLAND, rappelle ses grands exploits et doit être regardée comme un beau chef-d'œuvre.

EXAGÉRATIONS

Premier explorateur. — Il faisait si froid aux environs du Pôle Nord que la flamme de notre chandelle s'était gelée et que nous ne pouvions plus la souffler!

Deuxième explorateur. — J'ai vu mieux que cela. Là, où j'étais parvenu, la température était si basse que les mots que nous prononcions se gelaient et qu'il nous fallait les mettre sur le feu pour pouvoir suivre la conversation!

— 6 —

M. ROBERT CHOQUETTE



A querelle du régionalisme est déjà vieille au Canada. Elle n'est pas près de s'éteindre et elle oppose de nos jours plus vivement que jamais partisans et adversaires de ce que, pour éviter de longues périphrases, il faut bien appeler: une littérature typiquement canadienne-française. Comme toutes les formules, celle-ci risque de paraître un "slogan" commode, destiné à servir d'alibi à quelque étroit régionalisme, farci de pittoresque. Ce n'est pas ainsi que nous l'entendons, et il nous semble que le problème est ailleurs. Il ne s'agit pas, pour l'écrivain canadien, de rejeter la culture française, puisqu'elle est sienne au même titre que la langue qu'il parle. Il ne s'agit pas davantage pour lui de borner son ambition à décrire plus ou moins fidèlement les coutumes et l'aspect de son pays. Le problème est plus vaste, et, ainsi que nous l'écrivait récemment une journaliste canadienne, madame Paulette Prudhomme, il réside en la longue contrainte dont a souffert à ses débuts la littérature canadienne. L'écrivain canadien qu'il soit pour ou contre le régionalisme, doit avant tout oser dire ce qu'il est de parler franc. Cela ne restreindra pas, bien au contraire, la portée de son oeuvre. C'est en ce qu'elle a de personnel qu'elle nous touche.

A cet égard, Robert Choquette paraît l'un des plus qualifiés pour représenter parmi nous cet art nouveau. C'est que, poète et romancier, il sait, tout en étant profondément présent dans son oeuvre, l'élargir en lui donnant son cadre immense et naturel: la terre canadienne avec ses coutumes qui sont de chez nous, son visage qui est d'Amérique et son âme qui ne ressemble à nulle autre.

Ce visage de son pays, épique et familier tout ensemble, Choquette nous le fait connaître doucement, par ses vers et par ses romans. Sa poésie nous touche surtout par son rythme, et par le grand souffle frais qui la traverse. C'est une poésie qu'il faudrait dire, ou chanter. Je sais qu'elle est chère au cœur de Choquette. Il ne nous en voudra pas, cependant, de nous attacher ici à l'autre face de son talent. C'est que ce *Curé de Village*, qui parle juste et n'élève pas la voix, possède pour nous, à bien des égards, un attrait tout particulier. Monsieur André Maurois a dit déjà tout le bien qu'il pense de ce livre. Il n'a pas omis de rappeler, à ce propos, la grandeur de l'effort canadien: "C'est, dit-il, une longue et belle histoire, dans laquelle les curés de village jouèrent un grand rôle."

Celui que M. Robert Choquette met en scène est, de l'aveu même de son auteur, un curé "idéale, hors concours, le premier à suivre les conseils dont il est prodigue". Ses paroissiens, par contre, — et là encore je cite la préface, — "n'ont aucun désir de passer pour des symboles, c'est-à-dire des clichés, des abstractions dotées de toutes les vertus qu'un homme reçoit d'habitude une fois couché entre quatre cierges. Ils aiment trop la vie pour cela". Leur auteur, respectueux

de ce légitime désir, a fait mieux que leur donner la vie, il leur a donné la parole. Pendant près de trois ans, les villageois canadiens qu'il a créés se sont aimés, disputés, réconciliés, devant le miroir d'un poste de radio de Montréal, et ce sont les meilleures de ces scènes que Robert Choquette a réunies en volume. *Le Curé de Village* est donc un radio-roman. La formule est neuve, elle est heureuse, et ce n'est pas un des moindres attraits de ce livre que tout Français devrait lire.

Un fil très lâche en relie les divers personnages: un nouveau curé s'installe au village; le fils du maire aime la demoiselle de la poste que courtise le notaire Bellerose; le maire Théberge et l'hôtelier Bouchard s'affrontent aux séances du conseil municipal; l'institutrice lit du Dolly aux champs et le forgeron épouse la ménagère du curé. Au milieu de ces minuscules intrigues, le curé passe, souriant et serein. Il est l'arbitre naturel des discussions, des brouilles et des raccommodements. Tous les chemins mènent à son presbytère.

C'est une succession de courts tableaux dans lesquels l'auteur n'intervient que pour nous présenter une figure nouvelle ou nous indiquer d'un mot que le temps passe.

Que de scènes charmantes, d'une finesse et d'une vérité de ton délicieuses, tels que nous en entendons bien rarement à la T. S. F. ! C'est cette veillée de Noël, par exemple, entre Toussaint Boisclair, bedeau, et son curé.

"Tout à l'heure, en m'en venant de chez nous je regardais le ciel et on aurait dit sa-vez-vous que j'avais le cœur traversé d'étoiles filantes. Au moins moquez-vous pas de moi, monsieur le curé."

"Si je t'apprenais, répond le curé, qu'on jurerait la phrase tirée de ce conte merveilleux..."

C'est le Boeuf et l'Ane de la Crèche que ce curé canadien, nourri de Supervielle et de Péguy, se met à lire en ce soir de Noël, pour son bedeau et sa gouvernante.

C'est là du bon régionalisme, et plus encore. Le livre fermé, on n'oublie pas de sitôt le Canadien français, robuste, sensible au travers de quinze types pris sur le vif dans un quelconque village des bords du Saint-Laurent. L'auteur ne fait aucune description, aucun commentaire, mais il nous introduit de la façon la plus simple et la plus directe au cœur du Canada français. Grâce à lui, nous saurons désormais combien le Québec est demeuré français et quelle langue savoureuse on y parle: un français du dix-huitième siècle, émaillé de locutions paysannes, de jurons maritimes: "Etoile croche d'étoile croche d'étoile croche!", jure le maire, et l'un de ses administrés s'écrie quelque part: "Je vas poigner un refroidissement, sacrifice!"

Il reste à souhaiter qu'un éditeur français exauce le vœu qu'exprimait André Maurois en conclusion de son article, et qu'il donne au *Curé de Village* l'occasion de trouver en France un succès que le Canada ne lui a pas marchandé.

Nanime GRUNER.

Histoire de l'Eglise

— VI —

CONVERSION ET CIVILISATION DES BARBARES



141. — GUERRES CONTRE LES SAXONS. BAPTEME DE WITIKIND.

Les guerres de Charlemagne contre les Saxons l'ont fait juger par les historiens antichrétiens comme un prince cruel, tandis que la cruauté et la fureur l'ont rendu toutes au compte des Saxons. Déjà, Pépin le Bref avait été obligé de protéger les provinces du Rhin contre les ravages de ce peuple païen et belliqueux, qui fut toujours l'ennemi du roi des Francs. Ce lui-ci était-il en Italie, ou en Espagne, aussitôt les Saxons rompaient les traités et envahissaient les provinces rhénanes, tuant, pillant et incendiant. Les formidables armées franques auraient pu anéantir le peuple, mais le roi chrétien voulait le civiliser en le convertissant. Le jour de Pâques 785, on amena au roi un mendiant en qui avait été reconnu Witikind, roi des Saxons: "Quel motif a pu vous faire traverser ainsi?" demanda Charlemagne. — Je voulais, de près, examiner vos cérémonies religieuses. — Et qu'avez-vous remarqué? — Avant-hier, vendredi, j'ai vu la tristesse peinte sur votre visage. Aujourd'hui, je vous ai vu pensif et recueilli. Mais quand, avec les grands de votre cour, je vous ai vu approcher de la table qui est au milieu du temple, j'ai vu éclater sur vos visages une joie si intense, que je n'ai su à quoi attribuer ce changement subit. Une émotion surnaturelle toucha mon cœur. Il me semblait que le prêtre plaçait sur vos lèvres comme un enfant environné de gloire. Je me prosternai en larmes, adurant sans le connaître votre Dieu, qui sera désormais le mien." Il devint l'apôtre de son peuple, mais un petit nombre de ses sujets acceptèrent de suivre son exemple.



142. — LEGISLATION DE CHARLEMAGNE PROCLAMATION DES CAPITULAIRES.

Charlemagne avait le génie de l'organisation, et cette organisation fut heureuse, parce que ce prince était un roi très chrétien, qui se donnait comme règle les principes les plus surs, parce qu'il venait de Dieu même. Aimant ses peuples par devoir, il recherchait leur plus grand bonheur. Convaincu de l'autorité qui lui était confiée par la Providence, il savait l'imposer par la persuasion, la forte justice, et aussi la facilité au pardon. La législation qu'il établit est admirable, parce qu'il connaissait les besoins de ses sujets, se renseignant par lui-même, et par l'intermédiaire de ses missidomini (inspecteurs des provinces). Deux plaids nationaux, assemblées obligatoires, se tenaient chaque année pour le gouvernement général du royaume. Les grands, soit du clergé, soit de l'ordre laïque, réunis à part, délibéraient sur les articles ou décrets appelés capitula, que le roi lui-même avait rédigés selon son inspiration personnelle, ou qui répondaient à des nécessités survenues dans l'intervalle des réunions. Le roi entraînait ensuite à l'assemblée, prenait connaissance de la délibération et formulait la décision définitive; la publication en était faite immédiatement par une proclamation publique et solennelle. Le nombre de ces décrets ou capitulaires fut considérable, puisqu'en compte jusqu'à 1,130, dont 621 se rapportent à la législation religieuse, et 413 à la législation civile. C'est cette législation sage, prévoyante, et forte, qui pendant quarante-sept ans, maintint l'ordre et la paix dans le royaume des Francs et dans l'empire d'Occident.

Production de la maison G. MAZO, 33, Boulevard St-Martin, Paris.

Les mêmes images en couleur sur papier transparent pour projections lumineuses.

EN VILLEGIATURE

—Mme la baronne ne peut pas vous recevoir... en ce moment, elle est en pyjama!

—Elle voyage donc tout le temps? — la semaine dernière elle était en Suisse!...

LE LAROUSSE DE L'IMPERATRICE

L'UN des meilleurs spécialistes de la curiosité napoléonienne, M. Emmanuel Fabius, vient de faire une trouvaille amusante: il a mis la main sur le "Petit dictionnaire Larousse" de l'Impératrice Eugénie.

C'est un modeste volume de l'édition de 1867, de format 13 cm. 5 x 8 cm. 5, relié en toile noire, où la souveraine a mis sa griffe, après la chute de l'Empi-

re, puisqu'elle a signé de son nom d'exil: Comtesse de Pierrfonds.

Le volume est en bon état, mais on voit que les pages en ont été fréquemment consultées. Rien d'étonnant à cela. N'est-ce pas le musicien Auber, l'un des familiers de Compiègne, qui disait un jour en riant, que les princes n'étaient rien de plus que leurs sujets, non seulement devant la Mort, mais aussi devant l'Orthographe?

Les rues de QUÉBEC

IBERVILLE

La rue d'Iberville conduit de la rue Saint-Ambroise à la rue Carillon, dans le quartier Saint-Sauveur. Elle reçut ce nom le 18 avril 1890. Elle avait porté jusque-là le nom de rue Sainte-Hélène. Pierre Lemoine d'Iberville est à la fois le plus grand guerrier et le plus grand marin que le Canada ait produit. Comme l'a écrit M. Léon Guérin, si ses prodigieuses campagnes avaient été faites en Europe au lieu des mers du voisinage du Pôle, il eût eu, de son vivant et après sa mort, un nom aussi célèbre que ceux des Jean Bart, des Duguay-Trouin et des Tourville. Pierre Lemoine d'Iberville mourut des fièvres à la Havane, le 9 juillet 1706. Sa veuve se remaria avec le comte de Bethune.

ILETS (Avenue des)

L'avenue des Ilets se trouve près des terrains de l'Exposition, tout à côté de la rivière Saint-Charles. Le 17 janvier 1668, Guillemette Hébert veuve de Guillaume Couillard, vendait à messire Jean Talon "l'espace de terre, près et bois, ensemble les ilets qui se rencontrent entre les bornes suivantes, d'un côté Hilaire Chardonneret, d'autre la rivière Saint-Charles, par-devant encore la rivière Saint-Charles, et par derrière le ruisseau dit Saint-Michel, ensemble les droits de fief tant sur le dit espace, terre et ilets..." Talon donna à sa seigneurie le nom de fief ou seigneurie des Ilets. Le 14 mars 1691, le Roi érigeait la seigneurie des Ilets en baronnie des Ilets en faveur de Jean Talon.

INCARNATION (Marie de l')

La rue Marie de l'Incarnation va de la rue Guyart dans la direction du sud, quartier Saint-Sauveur. Cette rue portait autrefois le nom de rue Saint-André. C'est le 18 avril 1890 que le conseil de ville a remplacé le nom de Saint-André par celui de Marie de l'Incarnation. Le conseil de ville de Québec voulait honorer les Ursulines, propriétaires de certains terrains dans le quartier Saint-Sauveur, en donnant à cette rue le nom vénéré de leur fondatrice et première supérieure, la Mère Marie de l'Incarnation.

INDUSTRIELLE (Avenue)

L'avenue Industrielle va du no 238, de la rue de la Canardière au fleuve

Saint-Laurent, dans le quartier Limoilou.

Ce nom fut donné à l'avenue en question plutôt pour attirer les industriels à s'y établir qu'à cause du fait accompli. Espérons que les espoirs ne seront pas trompés.

JACQUES-CARTIER (Place)

C'est sur le territoire de la paroisse de Saint-Roch que Jacques-Cartier passa l'hiver de 1535-1536. La Place Jacques-Cartier rappelle donc aux habitants de la populeuse paroisse de Saint-Roch que vingt-cinq compagnons du brave capitaine Malouin dorment leur dernier sommeil au milieu d'eux.

On a érigé sur la Place Jacques-Cartier une réplique de la statue de Jacques Cartier par le sculpteur français Barrau. Ce monument fut inauguré le 17 octobre 1926.

JACQUES-CARTIER (Avenue)

L'avenue Jacques-Cartier se trouve dans le quartier Limoilou; elle va de la 1ère Avenue à la rivière Saint-Charles.

L'avenue Jacques-Cartier n'est pas très éloignée du lieu, où le navigateur Malouin passa l'hiver de 1535-1536.

JALOBERT

La rue Jalobert mène de l'avenue Lamontagne à l'avenue Boisclerc, dans le quartier Jacques-Cartier.

L'effectif des équipages de Jacques-Cartier, à son voyage de 1535-1536, était de cent-dix hommes. Deux mois avant son départ pour le Canada, il faisait insérer au registre des délibérations des bourgeois de Saint-Malo la liste de ses marins. Cette liste comprend soixante-quatorze noms. Le cinquième est Macé Jalobert.

JARDINS (des)

La rue des Jardins fait communiquer la rue Buade avec la rue Saint-Louis, tout à côté du Palais de Justice.

Les jardins du collège des Jésuites et du couvent des Récollets se trouvaient sur le parcours de cette rue.

JEANNE D'ARC

La rue Jeanne d'Arc va de la rue de l'Alverne dans la direction de l'ouest, quartier Montcalm.

La rue Jeanne d'Arc fut nommée ainsi le 6 juillet 1923, à l'occasion de la canonisation de la sainte.

JEANNE-MANCE

La rue Jeanne-Mance part de la rivière Laitet et se rend à l'avenue Boisclerc, dans le quartier Jacques-Cartier. Jeanne-Mance fut la fondatrice de l'Hôtel-Dieu de Montréal. Elle mourut en odeur de sainteté en juin 1673.

JEROME

La rue Jérôme va du no 117, de la rue Colomb au coteau Sainte-Geneviève.

La rue Jérôme fut nommée ainsi en l'honneur de l'abbé Jérôme Demers, supérieur du séminaire de Québec et grand vicaire du diocèse de Québec.

L'abbé Jérôme Demers décéda le 17 mai 1853, à l'âge de 79 ans. Il avait passé 55 ans de sa vie au séminaire de Québec. A la mort de Mgr Plessis, les suffrages unanimes du peuple et du clergé désignèrent M. Demers comme coadjuteur de Mgr Panet, mais il réussit à rester dans l'ombre. A la mort de Mgr Panet, il fut de nouveau question de l'abbé Demers comme coadjuteur. Encore cette fois, il refusa l'épiscopat.

JESUITES (des)

La rue des Jésuites est sur la subdivision du Parc Jacques-Cartier, dans le quartier Limoilou.

Les Jésuites établis à Québec dès 1625 méritaient bien de laisser leur nom à une des rues de la capitale.

JOFFRE

La rue Joffre part du chemin Ste-Foy et se rend à la cime du coteau Ste-Geneviève dans le quartier Belvédère.

Le nom du maréchal Joffre est connu dans le monde entier depuis la Grande Guerre.

JOQUES

La rue Jogues va de la rue de Maricourt dans la direction du nord jusqu'à la cime du coteau Sainte-Geneviève.

Cette rue a été nommée ainsi par règlement du conseil de ville de Québec du 20 avril 1917.

Le Père Isaac Jogues fut un des plus intrépides missionnaires jésuites de la Nouvelle-France. Son héroïsme au milieu des souffrances a excité l'admiration des ennemis mêmes du catholicisme. Il fut martyrisé par les Iroquois le 18 octobre 1647. Il est maintenant au nombre des saints. Le Père Jogues vé-

cut à Sillery et à Québec à différentes reprises entre ses courses pénibles.

JOLLIET

La rue Jolliet fait communiquer la rue Victoria avec la rue Durocher, dans le quartier Saint-Sauveur. Elle reçut ce nom le 18 avril 1890. Elle avait jusque-là porté le nom de rue Saint-Roch.

Louis Jolliet est un des plus illustres enfants de Québec. Son nom est aussi connu aux Etats-Unis qu'au Canada. La république voisine a élevé plus de monuments au découvreur que son propre pays.

JULIEN

La rue Julien va du ruisseau Saint-Michel à la rivière Laitet. Elle était connue, jusqu'en ces derniers temps sous le nom de rue "De Bernières", en souvenir de l'abbé de Bernières dont le nom est bien conservé à Québec puisque, en outre, une avenue du quartier Saint-Jean-Baptiste porte son nom. On a donc changé le nom de cette rue en celui de rue JULIEN.

JUMONVILLE (de)

La rue de Jumonville unit la rue Saint-Ambroise à la rue Carillon, dans le quartier Saint-Sauveur. Cette rue portait autrefois le nom de rue Sullivan. C'est le 9 janvier 1891 qu'elle reçut le nom de rue de Jumonville.

Joseph Coulon de Villiers dit de Jumonville envoyé en éclaireur à la tête d'une petite troupe par son chef, M. de Contrecoeur, fut tué dans la nuit du 28 au 29 mai 1754, dans une rencontre avec un détachement d'Anglais commandé par Washington, le futur fondateur des Etats-Unis. Son nom est devenu célèbre dans tout le Canada. On a accusé Washington de l'avoir fait assassiner. Les opinions sont bien revenues sur ce point.

KIROUAC

La rue Kirouac se trouve à l'ouest de la rue de Mazenod, dans le quartier Saint-Sauveur. Elle fut nommée ainsi, le 18 avril 1890.

M. François Kirouac, riche marchand de grains, fut plusieurs années, maire de Saint-Sauveur avant l'annexion de cette municipalité à la cité de Québec.

En 1886, M. Kirouac avait été fait camérier de cape et d'épée de Sa Sainteté le Pape Léon XIII. C'est Mgr C.-A. Marois, au nom du cardinal Taschereau, qui remit à M. Kirouac, le diplôme de cette belle dignité. Mgr Marois rappelait en cette occasion, que M. Kirouac avait été membre et président de la société Saint-Vincent de Paul pendant quarante ans et maire de Saint-Sauveur pendant vingt ans.

LABERGE

La rue Laberge fait communiquer la rue de la Reine avec la rue Prince-Edouard.

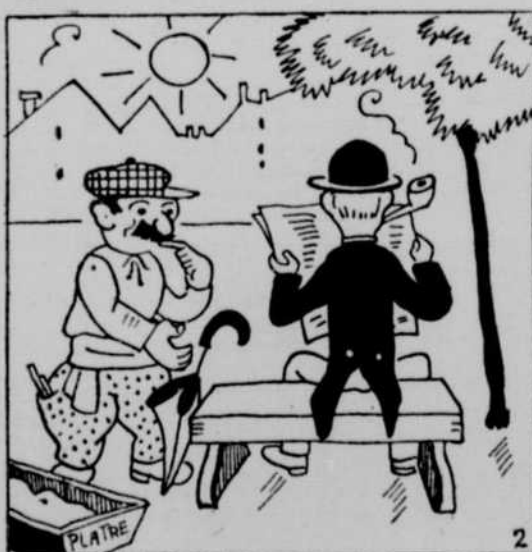
Le nom de Laberge a dû être donné à cette rue, en l'honneur des frères Pierre et Maxime Laberge, entrepreneurs-menuisiers, qui avaient leur établissement sur son parcours.

(A suivre)

Un effet de neige au mois de juillet



E. MAZO. PARIS



PLATRE



4



5



B. Iveliz 6

POUR RIRE

AU MANEGE

—C'est la première fois que je monte à cheval; est-il vrai qu'un cheval expérimenté s'aperçoit tout de suite s'il est monté par un novice?

—Oui, évidemment, mais nous en avons de très doux...

—Non. Donnez-moi plutôt une bête qui n'a encore jamais été montée; c'est plus prudent!

En réponse à une petite annonce demandant une vendeuse jeune et jolie, une postulante envoie sa photographie à l'annoncier.

Quelques jours après, elle reçoit une lettre la priant de se rendre au magasin où l'emploi est vacant.

Ravie, elle va au rendez-vous et voit le directeur.

—Vous auriez dû venir plus tôt, mademoiselle, lui dit-il.

—Pourquoi, monsieur? la place est-elle prise?

—Non. Vous auriez dû venir à l'époque où votre photo a été prise.

SAINT ANDRÉ BOBOLA

de la compagnie de Jésus

par le Rév. Père Archambault, s. j.

Le protecteur de la Pologne. --- Missionnaire. --- Martyre héroïque. --- Les fastes de la canonisation.



Saint André Bobola, que le Pape vient de canoniser et de proclamer protecteur de la Pologne, a été martyrisé au cours d'une invasion de la Pologne par les Cosaques. Il mourut, avec une quarantaine de Jésuites, ses frères en religion, dans d'horribles tortures, le 16 mai 1657.

ANDRÉ BOBOLA : le nom est peu connu au Canada. A part les anciens élèves des Jésuites et les habitués de leurs églises auxquels il rappelle probablement quelque vague souvenir, qui donc en a jamais entendu parler ?

Il n'en est pas ainsi en Pologne. Peu de noms sont aussi populaires, aussi respectés, aussi vénéralisés. C'est qu'André Bobola, s'il donna sa vie pour la foi catholique, fut en même temps profondément attaché à sa patrie. Mort, il ne cessa de s'intéresser à sa chère Pologne. Quarante-cinq ans après son martyre, en 1712, il apparaît à l'un de ses frères en religion et se constitue le défenseur de son pays sérieusement menacé sur ses frontières orientales. Nouvelle intervention en 1820, où il promet d'être le protecteur de la Pologne ressuscitée. De fait, cent ans plus tard, c'est vers lui que se tourne sa patrie, libérée depuis trois ans du joug

russe, mais envahie de nouveau par l'ennemi. Bobola est fidèle à sa promesse. Il entend ses compatriotes. Le "miracle de la Vistule", puis l'armistice et la paix assurent bientôt la victoire définitive de la Pologne.

Aussi sa canonisation, qui vient d'avoir lieu à Rome, en ce jour de Pâques, avait-elle attiré dans la ville éternelle des milliers de Polonais.

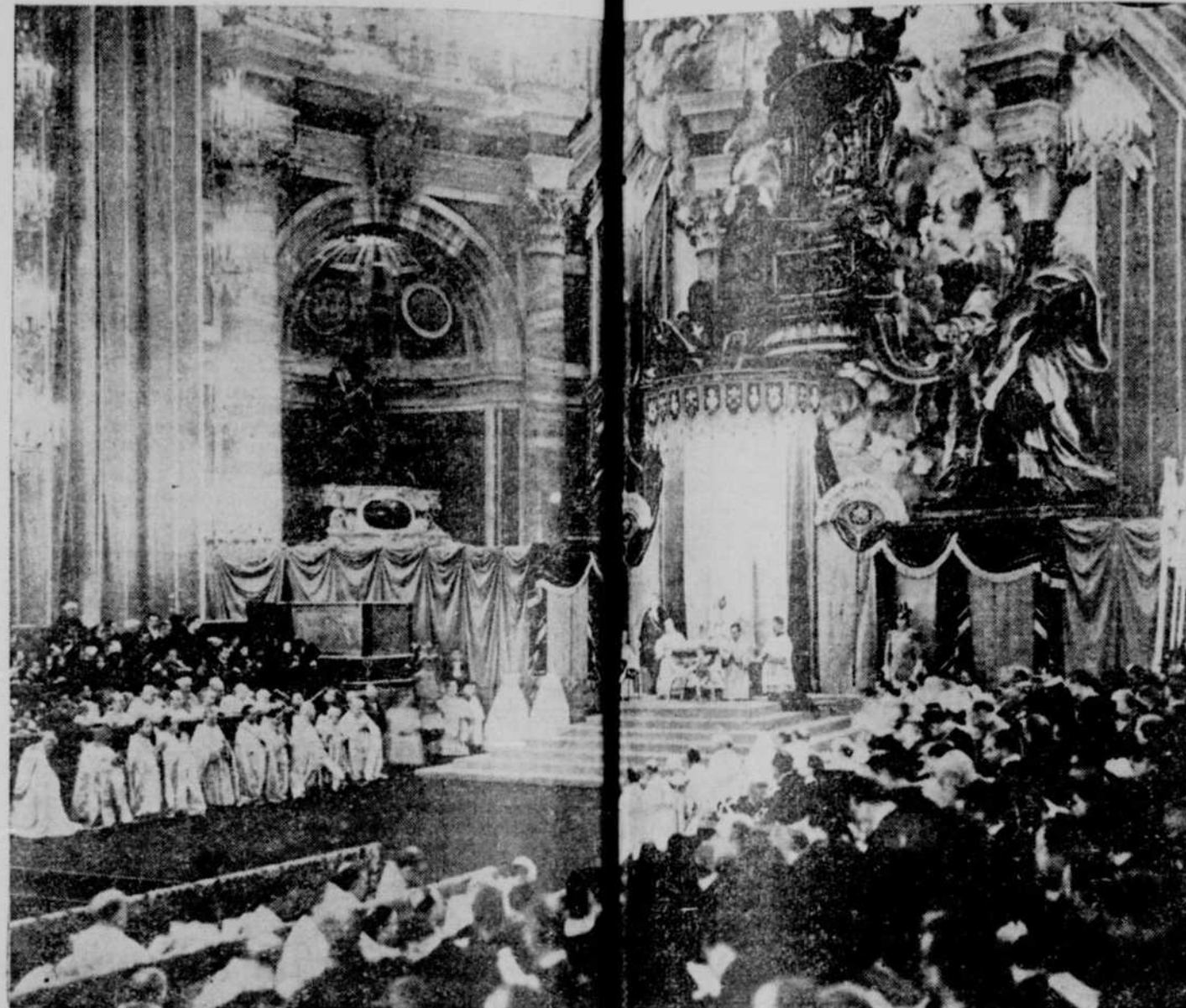
Mais avant de dire, quelques mots de cet événement historique, esquissons à grands traits la vie et surtout le martyre du nouveau saint.

André Bobola naquit en 1591. Il fit ses études chez les Jésuites puis entra à leur noviciat de Vilna, le 31 juillet 1611. Après la formation habituelle, il est ordonné prêtre le 12 mars 1622. Puis commence pour le jeune religieux une carrière qui ne manquera ni de variété, ni d'imprévu. Tour à tour, en différentes villes, il est chapelain, prédicateur, supérieur de résidence, directeur de congrégation mariale, préfet de collège, de nouveau prédicateur. Partout il se fait remarquer par son grand zèle.

Enfin en 1632 il est envoyé à son dernier poste, à l'autre bout de la Pologne, en Pologne où il sera missionnaire.

Bobola a déjà habité cette région. Il y revient à sa propre demande, ému par les souffrances de ses compatriotes. Ils sont en effet les victimes de leurs voisins, les Cosaques, qui envahissent leur territoire et mettent tout à feu et à sang. Guerre de religion où les Polonais défendent autant leur foi catholique que l'intégrité de leur patrie. Le zèle du Jésuite n'épargne rien pour soutenir ces persécutés, les instruire, les encourager à Dieu. Les témoins de sa vie racontent ses travaux exténuants, sa grande mortification, son ardeur apostolique, son infatigable charité. On l'appelait "le ravisseur des âmes".

Mais depuis longtemps les Cosaques ont juré la perte du vaillant apôtre. Le 16 mai 1657, une troupe réussit à s'en emparer. Alors commence un martyre dont la cruauté, comme on va le voir, a rarement été égale. Empruntons-en les



Photographie prise dans la basilique de Saint-Pierre, le jour de Pâques, pendant la cérémonie au cours de laquelle le Pape Pie XI canonisa les bienheureux Bobola, Leonardi et da Horta. Au centre, Saint-Père à son trône, en face de l'autel papal.

détails à son plus récent biographe, le P. Hugues Beylard, S.J.

"Avec des cris de joie, écrit-il, les Cosaques empoignent le saint et l'invitent à abjurer sa foi, sous peine des derniers supplices. C'est en vain. Ils le déshabillent, l'attachent à un arbre et le flagellent en réitérant leurs sommations. Peine perdue. Alors ils imaginent de lui cercler la tête avec de jeunes branches et de la serrer de plus en plus en les tordant. Ils suspendent le supplice, renouvellent leurs menaces et recommencent. Le Père ne répond que par des invocations à Jésus et à Marie.

"Il faut trouver mieux. Les soldats lui scalpent le dos des mains. Leurs efforts restent inutiles. Alors ils attachent Bobola à la selle de deux cavaliers et l'entraînent à Janow, en le stimulant à coups de hache."

Là on propose à Bobola de renoncer à la foi catholique. Il répond en invitant le chef de la troupe, l'assaillant, comme on l'appelle, à se convertir lui-même. "Furieux d'une telle proposition, l'assaillant abat son sabre sur la tête du Père, qui, d'instinct, pare le coup. Sa main droite est presque arrachée. Il tombe, et le Cosaque frappe encore, atteignant le talon gauche. L'apôtre re-

nouvelle sa position de foi et offre sa vie à Dieu pour ses âmes. De la pointe de son sabre, le soldat lui arrache un œil, et le cheuchouille sa victime. Mais le supplice ne fait que commencer. Les quatre hommes qui ont arrêté Bobola sont à bout de cruautés. Ils n'abandonnent pas l'idée de le faire abjurer. Apportant une boucherie, ils y trouvent des instruments variés, ils y traient le saint par un membre. Des témoins les voient en cachette et les écoutent. Les uns nous saurons tout.

"Le martyr est alors traité comme une bête à l'abattoir. On le pend par les pieds, on le frappe avec des torches. Puis un des barreaux se rappelle que le "ravisseur des âmes" est prêtre : avec un couteau pointu, il lui arrache le cuir cheu en forme de cercle pour lui faire une grande tonsure.

res : "Mes enfants, que faites-vous ?... Revenez de vos péchés..." Puis : "Jésus, Marie, assistez-moi !... Éclairciez ces aveugles, convertissez-les !..." Il demande la force de tenir jusqu'au bout, et enfin : "Que votre volonté soit faite !... Jésus, Marie, je remets mon âme entre vos mains..." C'en est trop. Il faut l'empêcher de parler ce précher obstiné. Les bourreaux décident de lui enlever la langue. Ils font une large incision dans le cou par où ils la lui arrachent jusqu'à la racine. Épuisé, le martyr s'évanouit. Les Cosaques le croient mort et s'en vont.

"Timidement quelques habitants s'approchent. "Le sang ruisselait de son corps, dira l'un d'eux, comme d'un boeuf qu'on vient d'abattre." Un officier passe, entre, voit que la victime boige encore : deux coups de sabre séparent la tête du tronc. Le saint va chercher sa récompense."

Un tel martyr méritait certes d'être placé sur les autels. Il lui fallut attendre longtemps ce grand honneur. Il vient enfin de lui être accordé. Son pauvre corps, si affreusement mutilé, retrouvé quarante-cinq ans après sa mort était demeuré "intact" souple, dégageant un parfum agréable. Resté en Russie, il en fut audacieusement retiré en 1923 par deux Jésuites américains, les PP. Walsh et Gallagher, puis transporté à Rome. L'aj en la grande joie, la veille de la canonisation, de pouvoir toucher de ses mains, ce squelette vénérable qui porte encore les traces des cruautés dont il fut l'objet.

Mais en ce jour de Pâques 1938, quel triomphe ! Il faut avoir assisté à une canonisation pour se faire une idée de l'éclat des cérémonies, de la foule immense qui y prend part, de l'enthousiasme qu'elle manifeste. La participation du Saint Père en est le principal attrait. Les circonstances le rendaient cette fois-ci particulièrement émouvante. L'âge de Pie XI, sa maladie, son infirmité en face des persécutions que subit actuellement l'Eglise, valent au grand Pontife un redoublement d'admiration et d'attachement. Aussi est-ce par des applaudissements sans fin, des cris : "Viva il Papa", que sont saluées



son entrée dans la basilique vaticane et sa sortie. Les Polonais, si nombreux parmi les assistants, n'ont pas oublié que Pie XI fut nonce dans leur pays et qu'il leur est resté profondément attaché. Ils l'accablent à tout rompre.

Ils acclament de même leur saint protecteur. Lorsque sa bannière s'avance au milieu de la procession les applaudissements éclatent de toute part. On sent qu'ils parlent du cœur, qu'ils manifestent une joie profonde, et aussi l'assurance d'une protection nationale dont la puissance vient d'être accrue et qui ne leur fera jamais défaut.

Et ils ont bien raison. Les saints ne rompent pas, en entrant dans la gloire, les liens qui les attachent à leur pays. Au contraire, ils les fortifient si l'on peut dire, en les spiritualisant, en les faisant servir à la plus grande gloire de Dieu.

Saint André Bobola, comme nos saints martyrs canadiens, veillera de plus en plus, on peut en être sûr, sur sa patrie bien-aimée.

Joseph-Papin ARCHAMBAULT, S.J.
ROME, en la fête de Pâques 1938.



Photographie montrant Sa Sainteté le Pape Pie XI, assis sur son trône, en la basilique vaticane, présidant la cérémonie de canonisation, le jour de Pâques, des bienheureux André Bobola, Giovanni Leonardi et Salvatore da Horta.



La Basilique de Saint-Pierre de Rome illuminée à l'occasion de la triple canonisation du jour de Pâques, alors que S. S. Pie XI éleva sur les autels saint André Bobola, saint Giovanni Leonardi et saint Salvatore da Horta.

Caractéristiques philippines

Avec les
prêtres
des
missions
étrangères

I.—Définition

PAR le mot "PHILIPPINO" je ne désigne dans cet article que les habitants de l'archipel des Iles Philippines qui sont des "civilisés" ou chrétiens. Sous cette dénomination ne sont donc compris ni les Igoettes, chaussures de têtes humaines, ni les Mahométans ou Moros, qui occupent des territoires dans les îles du sud. C'est d'ailleurs dans ce sens, que les Philippines eux-mêmes comprennent ce nom.

De plus, il n'est question que de la masse du peuple, et non pas de la classe dirigeante, qui constitue une élite que nous pouvons comparer à la bonne société européenne. Elle comprend, en effet, parmi ses membres des évêques, des ministres, des professeurs d'université, etc. La vaste majorité de ceux-ci sont des métis et ont un père ou un grand-père soit européen, soit chinois.

II.—Race

LE Filipino est un Malais. C'est dire que son type est identique à celui des indigènes des Straits Settlements ou des habitants des Indes Néerlandaises. Cependant à cause des mélanges des autochtones avec des races étrangères, les nombreuses tribus présentent de légères différences. Ainsi on reconnaît facilement l'immixtion de la race arabe dans les tribus Moros des Iles de Mindanao et de Jolo; une teinte plus claire et des yeux moins arrondis chez les Tagalogs de Manille sont des indices d'une influence de l'élément chinois, tandis que quelques tribus sur la côte difficilement accessible de l'est de Luzon présentent des particularités propres aux Papouas de la Nouvelle-Guinée.

Les Philippines ont le nez gros et légèrement aplati; leurs pommettes, à l'instar du type chinois, sont saillantes, mais leurs yeux ne sont pas bridés; de couleur brune, ils brillent d'un bel éclat sous des sourcils noirs. Leur front platot bas, se perd sous une épaisse chevelure luisante, tandis que le menton est imberbe. L'épiderme est brun, passant par les diverses nuances du chocolat au jaune foncé.

Les femmes ont une chevelure abondante, noir de jais comme celle de toutes les Orientales. Elles en sont fières à juste titre et elles l'enduisent régulièrement d'huile de coco. Elles ne portent jamais de chapeau, mais à l'église et aux cérémonies religieuses seulement, elles mettent un voile.

III.—Logement

DEPUIS la pointe la plus septentrionale de Luzon jusqu'au village le plus méridional de Mindanao, la maison, ou plutôt la "hutte" populaire de style indigène, n'est qu'une espèce de grande cage en bambous fendus et couverte d'une épaisse couche d'herbes sèches ou de feuilles de palmier "buri". Des troncs d'arbre mal équarris l'élèvent à deux mètres au dessus du sol. Une petite échelle, munie de trois ou quatre échelons très espacés, donne accès à cette sorte de poulailler.

IV.—L'hospitalité

MAINTEANT encore l'hospitalité est en honneur aux Philippines, quoique à un degré moindre qu'à l'époque espagnole, cet âge d'or du respect envers le Blanc. Pour le prêtre surtout, toutes les maisons sont ouvertes, et les insulaires s'estiment très honorés de le recevoir.

V.—La musique.

LE Filipino naît musicien: il possède une facilité étonnante pour s'assimiler la musique. Il met tout son cœur à faire vibrer son instrument à l'unisson de ses sentiments.

On pourrait dire que le Filipino naît, vit et meurt avec la musique, elle l'accompagne du berceau à la tombe.

Un baptême n'est pas solennel si la musique fait défaut. La musique précède l'enfant, qui est porté aux fonts baptismaux aux sons joyeux d'un pas redoublé. Au moment où l'enfant reçoit le sel béni, la musique éclate. Quand le prêtre verse l'eau baptismale, nouveau morceau de musique. Enfin le cortège s'en retourne triomphal comme il est venu.

La même fanfare rehaussera l'éclat des fiançailles, jouera la marche nuptiale, et finalement conduira le deuil aux funérailles.

VI.—Civilisation

LE Filipino est extraordinairement sensible. S'il est traité d'une manière impolie et rude, il s'efforcera sans doute, de cacher sa susceptibilité, mais il réprouvera intérieurement ce qu'il considère comme un manque d'éducation ou une grossièreté de langage.

Un homme qui jouit de quelque autorité, maître d'école ou magistrat, doit faire attention de ne pas mériter le qualificatif de nauyong (colérique), sinon le peuple l'exécra et son influence sera grandement compromise. Le missionnaire doit être un homme très égal.

La connaissance de cette particularité du caractère philippin est d'une importance capitale pour les missionnaires. Pour gagner les indigènes, il ne suffit nullement que l'œuvre entreprise soit vraiment utile, il faut avant tout que le Père ait pu se faire bien voir.

VII.—Ame philippine

UN Philippin a une crainte innée de répondre par une négation trop catégorique. Jamais il ne répond par un "non" bien net. Il vous répondra d'un ton vague et traînant son Oen Apo (Oui, Monsieur). Cette réponse n'est pas un mensonge intentionnel; pour lui c'est une simple formule de politesse.

Le Filipino ne contredira pas son interlocuteur; il ne discutera pas vos opinions. Ah non. Car il offusquerait votre amour-propre. Il vous donnera raison; mais cela ne l'empêchera pas de garder dans son fort intérieur sa conviction à lui.

Je me rappelle le mot d'un commerçant français, homme très intelligent et qui habitait les Philippines depuis plus de vingt ans. "Mon Père, me disait-il, je vois de plus en plus que je ne comprends pas le fonds mystérieux de l'âme philippine." Il disait vrai.

VIII.—Le problème missionnaire aux Philippines.

JEUNE missionnaire aux Iles Philippines, plein de naïves illusions, vous aurez employé toute votre dialectique à prouver à un pauvre égaré de la secte des Aglipayens

qu'il est sur une fausse voie; vous lui aurez démontré clairement que le catholicisme romain est le seul vrai et que son catholicisme philippin n'en est qu'une monstrueuse parodie; votre homme a répondu à tous vos arguments par un "oui". Vous croyez l'avoir convaincu. Vous vous félicitez déjà de ce succès. Vous lui posez la question décisive.

Halte-là. Ici commence la difficulté. La réponse reste polie mais évasive. Aux Iles Philippines, bien plus que parmi nous, une conversation n'est pas une affaire de raison: c'est le cœur qu'il faut prendre d'assaut; c'est par le sentiment qu'il s'agit d'opérer.

IX.—La catholicisme

UN américain a écrit: "Le catholicisme aux Philippines est, en fait, la concrétisation du caractère et du sentiment populaire; il s'est tellement identifié avec eux, qu'il semble avoir été fait pour eux".

Faut-il s'étonner que ces insulaires aient été rapidement à la foi catholique, de sorte que les Iles Philippines sont actuellement le seul pays de l'Océanie ou de l'Asie conquis à la vraie religion.

Mais il y eut une grande crise religieuse dans laquelle l'église a failli sombrer. Déjà en 1925 des indices sérieux révélaient l'aurore de meilleurs jours.

Marie, Etoile de la Mer, a soutenu ses enfants des Philippines et les a sauvés du naufrage. C'est Elle encore qui exauçera notre prière pour que des prêtres selon le cœur de Dieu viennent en plus grand nombre travailler dans ces champs du Père céleste, où la moisson est si abondante, mais les ouvriers si peu nombreux.

C'est alors qu'une vie religieuse intense règnera de nouveau dans ce beau pays situé aux extrémités de la terre, le transformera en un vrai Paradis terrestre, où non seulement la beauté de la nature, la facilité de pouvoir à la subsistance rappelleront le lieu de séjour de nos premiers parents, mais où la bonté du cœur et la beauté morale, engendrées par le véritable esprit du christianisme, continueront de fleurir.

Baguio

AUNE distance de 180 milles au nord de Manille, la capitale des Iles Philippines, se trouve Baguio, la cité jardin, joyau national de l'archipel, se nichant bien haut au milieu des sapinières vierges qui couvrent les montagnes altières du Benguet.

Pour nous rendre à ce site enchanteur, nous prenons d'abord le chemin de fer de Luzon Centrale, qui nous conduira à Mangaldan, puis l'autobus. Après huit heures de train nous voici arrivés à Mangaldan, où nous descendons pour prendre place dans une auto puissante qui nous transportera en quatre ou cinq heures par monts et par vaux jusqu'à Baguio. Une ascension de 4000 pieds.

Chaque année, pendant les mois de grande chaleur d'avril et de mai, Baguio devient le rendez-vous préféré des Blancs de Manille. L'air des montagnes, étant d'une pureté rare et ne portant pas de germes nuisibles, assure un prompt rétablissement aux malades affaiblis souffrant des effets pernecieux de la chaleur tropicale des terres basses. C'est surtout à l'aurore, quand une pluie nocturne a lavé l'atmosphère, que le paysage est féerique: l'air vif est transparent comme un cristal et les aiguilles des pins, scintillantes de rosée, les violettes et les lis sauvages, les petites roses des montagnes exhalent un parfum embaumé.

Là jouent et gambadent les écoliers de Manille en vacances. On trouve à Baguio toutes les installations d'utilité publique propres aux grandes villes: éclairage électrique, château d'eau, communications téléphoniques, fabrique de glace, marchés, hôpitaux.

L'église est le lieu de rencontre de l'Orient et de l'Occident. La messe dominicale y attire une foule cosmopolite "ex omni tribu", de toute teinte et de toute caste. On remarque des Espagnols, des Français, des Irlandais, des Allemands, des Hollandais, des Belges, des Portugais, sans oublier les Américains et toutes les races asiatiques. Je pense que les prières y sont dites en plus de langues que dans toute autre église de mission en Extrême-Orient.

L'école de SZEPIŃGKAI officiellement reconnue

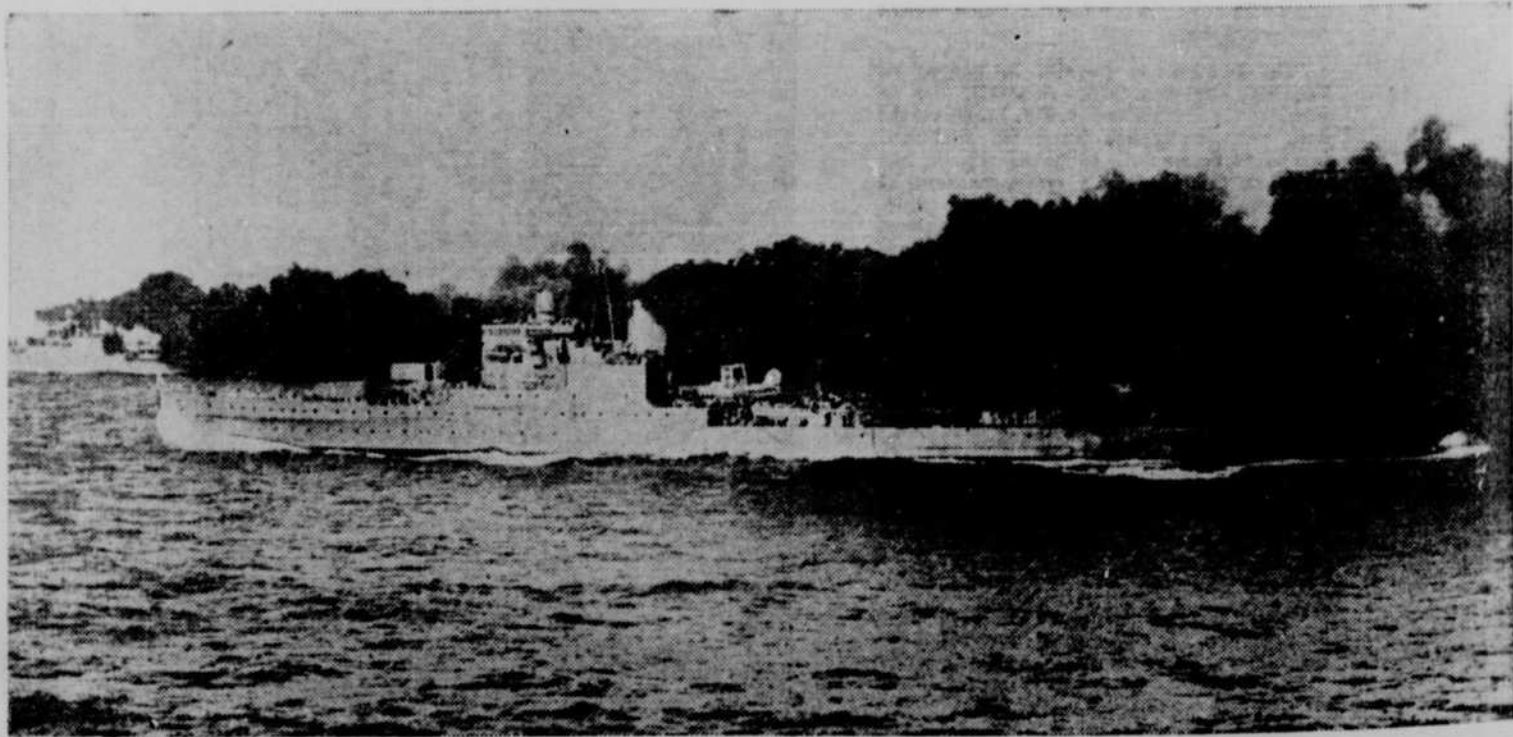
EN 1933 les Clercs de Saint Viateur prirent la direction de l'école secondaire du vicariat apostolique de Szepingkaï; dès le second semestre les élèves passèrent de cinquante à 120; les locaux étaient insuffisants; en 1934 le vicaire apostolique, Son Exc. Mgr Lapierre, construisit deux autres classes aussitôt remplies, le nombre des élèves arriva à 150; on devait continuellement refuser de nouvelles demandes. Au mois

de décembre de 1935, les missionnaires, encouragés par les succès croissants de leur œuvre, décidèrent de construire un nouvel établissement avec 8 classes, deux dortoirs, l'habitation des professeurs, des salles de récréation, etc.; le nouveau bâtiment fut inauguré en 1937.

Tout allait très bien quand des réformes sur l'instruction publique firent craindre que l'école ne soit fermée, car les réformes semblaient indi-

quer que le gouvernement avait l'intention de fermer toutes les écoles privées; le coup aurait été bien dur. Heureusement le 16 mars 1938, le bureau de l'éducation annonçait par téléphone que le collège était officiellement reconnu par le gouvernement.

L'école a actuellement 185 élèves dont 100 pensionnaires et 35 catholiques; quand toutes les classes seront au complet, dans deux ans, l'école aura le bel effectif de 400 élèves.



Ce croiseur de 9,000 tonnes a été récemment ajouté à la flotte anglaise de l'Atlantique. On le voit ici, évoluant à toute vitesse au cours des récentes manœuvres de la marine de l'Angleterre.



Trois NOUVEAUX SAINTS

(Suite de la première page)

L'apostolat de saint Giovanni Leonardi.

Les nouveaux saints

Membre d'une grande famille polonaise, ANDRÉ BOBOLA naquit dans les toutes dernières années du XVII^e siècle. Entré à 19 ans dans la Compagnie de Jésus, il recevait le sacerdoce, le 12 mars 1622, à l'heure où se déroulaient à Rome les cérémonies de la canonisation des saints Ignace de Loyola et François Xavier. Après six années de ministère à Vilna, il prenait ses poursuites des prêtres et des ruthènes schismatiques, au milieu desquels il devait trouver le martyre vingt-cinq ans plus tard. Professeur dans les collèges de la Compagnie, prédicateur de renom, apôtre des campagnes, partout sa piété et ses vertus attiraient les âmes vers Dieu. Les cinq dernières années de sa vie se passèrent dans la Pologne orientale, où il exerça un véritable apostolat missionnaire parmi les Ruthènes polonais. Ceux-ci manifestèrent contre l'Eglise catholique une opposition sourde, à laquelle une invasion des Cosaques donna bientôt un caractère sanglant : massacre de catholiques, poursuites des prêtres et des religieux ; une quarantaine de Jésuites furent leurs victimes, et, parmi eux, le 16 mai 1657, le P. Bobola, qui mourut dans d'horribles tortures.

Son corps, parfaitement conservé, fut plusieurs fois sauvé par miracle, lors de guerres ou durant la suppression de la Compagnie de Jésus. Mais les bolchévistes le profanèrent, à Polosk, le 23 juin 1922, et l'emportèrent à Moscou. Par bonheur, la mission de secours, envoyée l'année suivante, sous la direction du P. Walsh, S.J., par le Souverain Pontife, pour le soulagement des victimes de la famine, obtint de pouvoir emporter les reliques à Rome. Solennellement reconnues au Vatican, elles se trouvent actuellement dans l'Eglise de Gesù.

Les deux autres nouveaux saints sont du XVI^e siècle. Ce siècle, profondément marqué par le néo-paganisme de la Renaissance, vit cependant fleurir de magnifiques exemples de sainteté, qui étaient la meilleure réponse aux prétentions de la soi-disant Réforme. A Lucques, toute l'existence de JEAN LEONARDI, toute son activité depuis le jour où il quittait son poste d'apprenti pharmacien, pour se préparer au sacerdoce, eurent pour but la rechristianisation de la société. Il fallait des apôtres et c'est ainsi qu'il fut amené à jeter les bases d'un nouvel institut, consacré au ministère dans les paroisses : les Clercs Réguliers de la Mère de Dieu. Lui-même se voyait chargé par les Souverains Pontifes de la mission importante de réformer divers Ordres ou Congrégations religieuses. Il mourut à Rome, en 1609, victime de son dévouement, au cours d'une épidémie.

Beaucoup plus humble et cachée aurait dû être la vie de SALVATORE DA HORTA, jeune pauvre entré comme convers chez les Franciscains de Barcelone. Mais le bon Dieu, en lui donnant le don des miracles, voulut se servir de lui pour faire le bien et convertir les âmes. Cet thaumaturge attira des foules extraordinaires dans toute la Catalogne, puis en Sardaigne, où il alla mourir en 1567, à 47 ans.

La cérémonie de canonisation

Le souvenir de ces Saints était évoqué par la magnifique bannière qui flottait au-dessus du portail de la basilique vaticane, portant l'effigie des trois Saints. Mais on les salua surtout lors de la procession du clergé de Rome, qui précède l'entrée du Souverain Pontife : en effet, derrière le clergé régulier aux robes multicolores, et le clergé séculier, délégué par les différentes basiliques et paroisses de Rome, trois bannières représentant les nouveaux Saints et en-

tourées chacune par des membres de leur famille religieuse, s'avancèrent dans la nef. Aussitôt après, le cortège papal commença, introduit par la garde-noble : succession de laïques en uniformes, groupes de prélats, d'évêques — près de 70. — enfin de cardinaux, qu'on regardait à peine, dans l'attente de l'entrée du Pape. Lorsqu'il apparut sur la SEDIA, entouré des FLABELLI, pâle, amaigri, mais bénissant dans un geste rempli de bonté, les applaudissements éclatèrent. Au milieu des sonneries des trompettes d'argent, lentement il s'avança à travers la foule ; il contourna la Confession et entra dans l'abside.

La cérémonie commença par une demande adressée à trois reprises au Souverain Pontife, qu'il daigne procéder à la canonisation. Mais, répond le secrétaire aux Brefs, il faut implorer les lumières divines, et l'on chante les Litanies des Saints, puis le VENI CREATOR ; enfin, à la troisième instance de la postulation, le Saint-Père se déclare prêt à procéder à l'acte solennel. Mitre en tête, assis sur sa chaire en qualité de docteur, il prononce ces paroles : "Au nom de la Sainte Trinité..." Et, peu après, il entonne le TE DEUM. Les cloches de la basilique, auxquelles répondent toutes celles de Rome, annoncent la bonne nouvelle de la canonisation. Ce joyeux carillon résonna dans l'espace tout entier, puisque le poste de radio du Vatican assurait le radio-reportage de la cérémonie.

La messe pontificale solennelle

Une sainte messe fut ensuite célébrée par S. Em. le cardinal Granito Pignatelli di Belmonte, doyen du Sacré-Collège. A l'autel de la Confession, la liturgie de Pâques revêtait une splendeur singulière. Le sous-diacre au moment de l'Épître, le diacre pour l'Evangile, allèrent de l'autel jusqu'au trône du Pape, pour lui demander sa béné-



Saint Salvatore da Horta et les infirmes

diction. L'Offertoire voit se dérouler la pittoresque cérémonie de l'oblation des cierges, du pain, du vin et de l'eau dans des barillets dorés et argentés, enfin de plusieurs oiseaux : souvenir des offrandes des fidèles dans l'antiquité. Des cardinaux remettent ces présents au Souverain Pontife.

A la fin de la messe, on procède à la présentation des reliques de la Passion, du haut de la loggia de Sainte Véronique. Puis le cortège se reforme et le Pape Pie XI, au milieu des acclamations enthousiastes de la foule, quitte la basilique et gagne la loggia des Bénédiction, dont la baie vitrée s'ouvre au-dessus de l'entrée principale de la basilique.

Après avoir pris un peu de repos, Pie XI apparaît, acclamé par les fidèles, à cette baie pour donner à la foule sa Bénédiction solennelle URBI ET ORBI. Un soleil radieux inonde l'immense place où se presse la multitude des fidèles qui, peu à peu, ont quitté la basilique pour rejoindre ceux qui attendaient depuis longtemps à l'extérieur le moment de la Bénédiction.

La foule s'agenouille au moment où Pie XI, tiare en tête, prononce la formule de l'indulgence plénière, puis il donne la Bénédiction apostolique en traçant le signe de la croix.

La foule, accompagnée par la musique de la garde palatine, chante des hymnes religieux. Le Pape répond ensuite d'un geste de la main aux acclamations des fidèles, puis se retire, et la baie vitrée se referme.

Le soir, sur la même place, on se pressait pour assister à l'illumination de la façade et du dôme de la basilique. Vision féérique, que l'on pouvait apercevoir de tous les points dominants de la Ville Éternelle, et qui clôturait magnifiquement cette journée de résurrection.





Le Prince Vaillant

Roman historique du temps
du roi Arthur. — par
HAROLD R. FOSTER



Ayant blessé sir Gawain, sir Ne-grath est blessé et capturé par le prince qui tue son écuyer. Le bandit est ensuite conduit au roi Arthur pour être jugé.

Les trois survivants de l'aventure partent pour Camelot.



En arrivant au bord des marais, ils....



... rencontrent des paysans fuyant devant un dragon sorti du marais.

C'est mon devoir de chevalier de le tuer".



Continuant leur marche, ils rencontrent enfin le dragon.



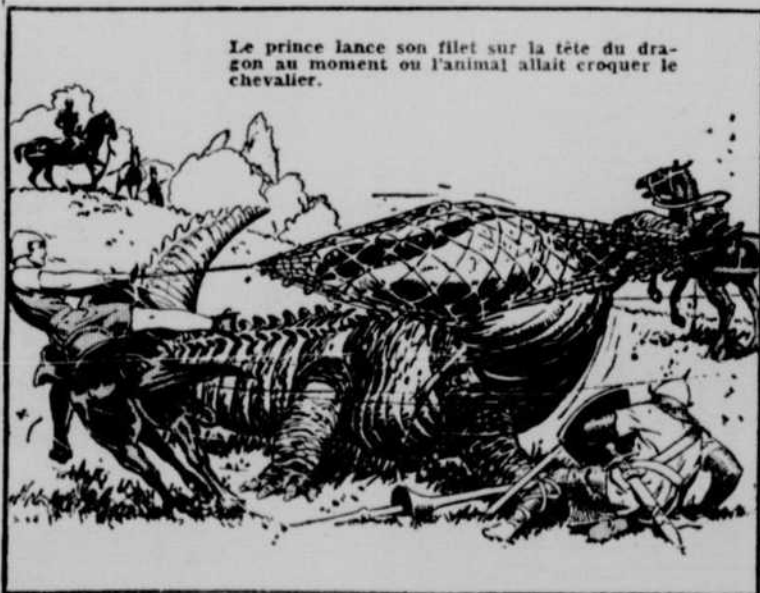
Sir Gawain charge immédiatement l'énorme bête.



Le jeune prince s'élance aussi à l'attaque de l'animal



Sir Gawain est désarçonné par le dragon.



Le prince lance son filet sur la tête du dragon au moment où l'animal allait croquer le chevalier.



Le monstre voit alors le prisonnier et s'élance dans sa direction.

La semaine prochaine :
L'HEROISME DU VILAIN

Copyright 1937, King Features Syndicate, Inc. All rights reserved. 17 6-5-37

Inventions sans brevet

DN a souvent parlé d'idées excentriques et d'inventions burlesques, défiant le bon sens et l'imagination la plus débridée.

Le début du XXe siècle fut riche en inventeurs et en songe-creux. Les pre-

miers avions et les premières voitures excitaient leur ardeur. C'est de cette époque que date l'invention des "voitures sahariennes" destinées à parcourir le désert à une vitesse comparable à celle d'un train express. Ces voitures devaient être munies de vastes cuisines, de réservoirs à eau fraîche, d'infirmeries et de salles de jeux. Leurs roues devaient avoir 25 pieds de hauteur sur 65 pieds d'épaisseur! Et elles

devaient être actionnées par l'air comprimé "qui se rencontre, au Sahara, sous la forme du simoun ou du siroco et qu'on peut recueillir à l'aide de pompes aspirantes pneumatiques". Il ne se trouva pas de constructeur assez hardi pour acheter l'idée.

Et, à la même époque, on déposa au ministère de la Guerre le projet d'une "baïonnette-parapluie en tissu caoutchouté"... Il s'agissait d'un fourreau qui

adapté sur la baïonnette au canon, devait permettre à une sentinelle de garder l'arme sur l'épaule et de se trouver à l'abri...

Que dire, enfin, de l'idée qui consistait à s'éclairer au moyen de microbes phosphorescents déversés, avec leur bouillon de culture, dans des ampoules adaptées sur un support et qui, aux yeux de l'inventeur, devait concurrencer l'électricité!

L'homélie

de la triple canonisation du saint jour de Pâques

NOS lecteurs seront heureux de lire "in extenso" la belle homélie qu'au nom du Saint-Père prononça S. Exc. Mgr Bacci, secrétaire des Brefs aux princes, aussitôt après la canonisation des saints Léonard, Bobola et Salvatore, dans la basilique vaticane, le jour de Pâques:

"Voici le jour que le Seigneur a fait; exultons et réjouissons-nous en lui." Aujourd'hui le Christ, Notre-Seigneur, vainqueur de la mort, nous a ouvert l'accès de l'éternité; aujourd'hui, avec des transports de joie, l'Eglise militante participe au bonheur de l'Eglise triomphante, parce que trois de ses membres, qui suivirent les traces du divin Rédempteur, sont déclarés, par un jugement infailible, possesseurs de la sainteté et de l'éternelle béatitude.

Dans ces bienheureux se vérifie ce que notre prédécesseur de sainte mémoire, Léon le Grand, expliquait dans une exhortation: "Il y a espoir pour le corps d'être appelé là où l'a précédé la gloire de sa tête." Ainsi nous sommes tous invités avec instance à parvenir quasi per aspera ad astra à la patrie céleste, d'autant plus que notre Maître, le Christ, nous y a appelés par ses enseignements et ses exemples. Que si dans ce pèlerinage terrestre nous devons surmonter des difficultés de toutes sortes, puisque "le royaume des cieux souffre violence" et que "seul celui qui a combattu sera couronné", les lumineux exemples de ceux auxquels nous avons pu aujourd'hui donner les honneurs des autels soutiennent notre espérance et en même temps nous encouragent et nous invitent: "Venez, montons à la montagne de Dieu." Il est donc opportun de rappeler même brièvement leurs vertus, pour nous entraîner à imiter, autant que cela est possible, leurs actions héroïques.

Salvatore da Horta nous invite à l'humilité chrétienne, au mépris des choses de la terre, et finalement à la mortification volontaire du corps: ce saint ayant soumis tous ses sens aux forces spirituelles et son esprit à la loi divine, reproduisit si bien dans sa vie l'image de Jésus-Christ qu'il attirait les multitudes pour le rayonnement de sa sainteté, pour les conduire efficacement à un genre de vie meilleur, conforme aux préceptes de l'Eglise. De fait, ces hommes de toutes conditions, accourus vers lui de partout, voyant son visage irradié d'une lumière céleste, entendant sa parole enflammée, admirant son ardente charité envers Dieu et le prochain, étaient entraînés à suivre ses traces.

Ensuite, celui qui fut surnommé très justement *venator animarum*, André Bobola, enseigne la zèle ardent pour l'extension du règne de Dieu, et, par la façon dont il triompha du martyre, il excite les faibles de ce siècle à avoir plus de force et à supporter tous les maux pour la cause de Dieu et de l'Eglise, selon le mot: "Faire et endurer de grandes choses est le propre du chrétien." Arrêté par les Cosaques pour avoir confondu les erreurs des schismatiques et prêché avec de grands fruits la foi catholique, flagellé et couronné d'épines, comme Notre-Seigneur, brutalement souffleté, il fut jeté à terre par un coup d'épée. Après lui avoir arraché l'œil droit et l'avoir écorché vif en différentes parties du corps, on appliqua le feu sur ces plaies et on les frotta rudement avec de la paille. Cela ne suffit pas; on lui coupa les oreilles, le nez, les lèvres, on lui arracha la langue, qu'on coupa à la racine, par une ouverture faite dans la nuque; on lui enfonça un couteau près du cœur; enfin, vers 3 heures, offrant un spectacle de force admirable, l'infatigable athlète, transpercé par une épée, recueillit la gloire du martyre.

Jean Léonardi, fondateur des Clercs Réguliers de la Mère de Dieu, nous propose aussi de beaux exemples. S'il n'est pas donné à tous, en effet, en raison des genres de vie différents, d'imiter jusqu'à la mort la force d'André Bobola, tous peuvent cependant imiter l'innocence, la piété, la mortification, l'indéfectible zèle apostolique de Jean Léonardi. Orné de telles vertus, non seulement il atteignit le plus haut sommet de la perfection chrétienne, mais il rappela les errants dans le droit chemin, il conduisit au port ceux qui s'égarèrent dans la tempête, et il influença tous les autres, spécialement de nombreux ecclésiasti-

ques, par l'exemple d'une telle piété et divine ardeur, que, méprisant tout le reste, ils ne désiraient plus qu'a noncer l'Evangile pour donner la lumière et la grâce de Jésus-Christ à ceux qui gisent dans l'ombre de la mort.

Dans ces trois saints, il semble que la divine Providence ait voulu nous donner un gage de bienveillance spéciale, puisque, alors que les nations sont troublées par tant de périls, ils font espérer des jours meilleurs pour l'Eglise. Nous avons l'espoir que le premier, gloire de la Pologne, implorera par ses prières l'union si désirée de l'Orient et de l'Occident chrétien, lui qui gagna à leurs frontières la palme du martyre; le second obtiendra pour la catholique Espagne, avec le retour de la paix et de la concorde, un renouveau de vie chrétienne; le troisième, enfin, demandera l'heureux épanouissement des Missions catholiques, dont il fut l'inspirateur et le promoteur.

Que chacun d'entre eux jette un regard bienveillant sur sa patrie et que leur intercession obtienne qu'après avoir vaincu la bourrasque d'erreurs qui menace de bouleverser les fondements de la société et de faire retomber les peuples dans l'antique barbarie, ces mêmes nations soient aujourd'hui encore les bastions avancés de la religion chrétienne et de la civilisation. Mais qu'ensuite ils regardent avec bienveillance aussi l'Eglise tout entière, et demandent à Dieu, dans une commune prière, que, soutenue par sa grâce, elle triomphe des dangers présents et conduise tous les peuples, par de nouvelles victoires, à l'unique bercail du Christ.

Ainsi soit-il.

Un appel

de la basilique Sainte-Jeanne d'Arc, à Domrémy

LES pèlerins qui ont eu le privilège de visiter Domrémy, village natal de Jeanne d'Arc, ont certainement admiré la belle basilique érigée par la gratitude de la nation française et dédiée à son héroïne et patronne, sainte Jeanne d'Arc.

La basilique n'est pas un édifice considérable, mais c'est une belle église, un joyau du style byzantin romain.

Un détail de son architecture extérieure, ce qui ne se voit pas souvent en France, ce sont les grandes mosaïques de la tour. Des anges y apparaissent somptueusement vêtus, offrant de l'encens au Dieu tout puissant (symbole de la prière) et des lis d'or sur un champ d'azur rappellent la bannière de la Pucelle.

Ce fut certes un dessin osé, de la part de l'architecte, d'exposer ainsi aux intempéries de la saison de telles pièces d'art, alors qu'on n'avait pas encore expérimenté, dans cette partie de la France, le posage de mosaïques à l'extérieur. Le projet, une fois réalisé, avait si belle apparence qu'on ne peut rendre personne responsable de l'accident qui se produisit par la suite.

Le climat, en effet, a été fatal pour la mosaïque et les anges, aussi bien que les lis, sont aujourd'hui dans un état déplorable.

Le supérieur des Chapelains de la basilique se demanda tout d'abord ce qu'on devait faire. Allait-on refaire la mosaïque? La situation financière n'est pas brillante et les besoins sont si grands. Finalement, des experts en construction l'ayant assuré que le

procédé de la pose de la mosaïque à l'extérieur s'est grandement amélioré et que l'on peut faire maintenant ce travail avec succès, le supérieur n'a plus hésité. Il a décidé la restauration, le plus tôt possible, de la fameuse mosaïque.

Se souvenant de la générosité de nombreux pèlerins anglais, américains, etc., qu'il avait eu l'occasion de recevoir à la basilique, le supérieur des Chapelains a pensé pouvoir faire appel à leur dévotion à sainte Jeanne d'Arc. En fait, les nations vivant sous les drapeaux anglais ou américains ont, depuis la guerre surtout, montré une grande dévotion à sainte Jeanne d'Arc.

Nos lecteurs savent déjà que la ville de New-York et celle de Paris ont été dotées de beaux monuments à la sainte Pucelle par M. et Mme Huntingdon, de New-York, et qu'une réplique de ces monuments, une autre générosité de M. et Mme Huntingdon, des amis de Québec, mais surtout de grands dévôts à sainte Jeanne d'Arc, sera bientôt érigée sur les Plaines d'Abraham, en notre ville.

Ainsi, le supérieur des Chapelains de la basilique de Domrémy fait appel à la générosité de tous les amis, admirateurs et pèlerins de la Pucelle. Il recevra avec reconnaissance toutes les souscriptions, si petites soient-elles, et il demande à la Sainte de bénir tous ces généreux bienfaiteurs.

Les souscriptions devront être envoyées au :

Rév. Père DANION,
au Bois-Chenu,
Domrémy-la-Pucelle,
Vosges, France.

HISTOIRE de FRANCE

PAUL LEHUGEUR

71

CHARLES VII. — ORLEANS.



Combat de Rouvray ou Journée des Harengs.

Les Orléanais, qui, au bout de quatre mois de siège, commençaient à manquer de vivres, résolurent d'enlever un grand convoi de cinq cents charriots qu'on expédiait de Paris à l'armée anglaise. Quinze cents hommes déterminés sortirent de la ville sous le commandement de la Hire, de Dunois et de Xaintailles, se frayèrent un passage à travers les assiégés, puis donnant la main à un petit corps de cavalerie française qui battait les environs d'Orléans, ils attaquèrent le convoi près du village de Rouvray; mais les Anglais et les milices parisiennes qui combattaient dans les rangs ennemis se retranchèrent solidement derrière les charriots. Les Français furent repoussés avec de grandes pertes, et le détachement qui était sorti d'Orléans le matin, eut grand peine à y rentrer le soir, fort diminué (12 février 1429). Les Parisiens de l'armée anglaise appelèrent ce combat la Journée des Harengs, parce que le champ de bataille était jonché de harengs tombés de charriots, mais les Orléanais étaient moins disposés à rire, en comptant leurs morts.



Jeanne d'Arc prend d'assaut la Bastille des Tourbelles.

Jeanne d'Arc était une jeune paysane de Domrémy, en Lorraine; dès son enfance, elle avait été témoin des malheurs de la guerre, elle avait vu les Anglais piller son village, et elle se sentait choisie par Dieu pour les chasser de France: son patriotisme et sa piété firent d'elle une héroïne et une sainte: "Je dois aller au secours du roi, dit-elle; faire la guerre au saint royaume de France, c'est faire la guerre à Dieu même", et elle quitta son village, revêtit une armure et monta à cheval, puis elle alla trouver le roi au château de Chinon, le reconnut sans l'avoir vu jamais, et parvint à l'entraîner lui et toute sa cour; alors, avec une petite troupe, elle se jeta dans Orléans à travers les lignes ennemies (29 avril), eut bientôt communiqué aux assiégés sa confiance en Dieu, et à la tête d'un peuple enthousiaste, elle prit d'assaut les bastilles anglaises les unes après les autres; le 8 mai, Orléans était délivré, la France revenait à la vie, et les Anglais découragés comprenaient que le temps de leurs victoires était passé.



Affiliés à la Société Canadienne d'Histoire Naturelle et reconnus d'utilité publique par le gouvernement de la province de Québec.

CHEFS DE SERVICE

pour la région de
QUEBEC

ENTOMOLOGIE: — M. Georges Maheux entomologiste provincial et le Rév. Fr Germain visiteur;
MINÉRALOGIE et GÉOLOGIE: — M. l'abbé W. Laverdière D. Sc. et le Dr Carl Faesler;
ZOOLOGIE: — M. le Dr Armand Brassard, Charlesbourg;
BOTANIQUE: — M. Omer Caron et M. l'abbé A. Robitaille;
PUBLICITÉ: — M. Pellerin LAGLOIRE.

No 297

Dimanche, 22 mai 1938

CONCOURS Parmentier

SUJET: Au choix:

- A.—L'importance de la pomme de terre dans la préparation des repas de nos familles.
B.—L'importance de la pomme de terre dans le jardin de famille.

Le sujet "A" convient de préférence aux cercles de jeunes filles, mais il n'y a aucune obligation à suivre cette préférence. Jeunes filles et jeunes garçons peuvent choisir "A" ou "B", à leur goût.

Par "importance", le concurrent comprendra l'importance actuelle ou l'importance qui devrait exister.

LE CONCOURS EST JUGE SUR:

Le fond, c'est-à-dire les idées et arguments.	60 points
La forme, c'est-à-dire le style	30 "
La propreté et l'ordre	10 "
Total	100 points

Conditions du concours

- 1.—Être membre d'un cercle de C.J.N. qui a répondu au questionnaire du publiciste.

- 2.—Tous les membres d'un cercle peuvent concourir.
3.—Chaque membre prend part au concours qu'une seule fois.
4.—Les travaux devront être écrits lisiblement à la plume ou à la machine (si écrits à la machine, on doit laisser espace double entre les lignes).

- 5.—Les compositions doivent comprendre de 300 à 500 mots. 600 mots est un maximum qu'on ne doit pas dépasser.

- 6.—Laisser une marge d'un pouce du côté gauche de la page et n'écrire que d'un côté de la feuille.

- 7.—Le nom et l'adresse du concurrent doit comprendre:

- a) le nom et l'adresse du cercle dont il fait partie;
b) le nom et l'adresse du membre (adresse personnelle). Ceci est important, car les prix ne seront pas donnés avant l'entrée des classes en septembre, alors que plusieurs membres auront changé de cercle ou d'école.

- 8.—Les copies doivent être maffées au plus tard le 25 juin prochain.

- 9.—Le jugement est final; il n'y a aucun recours contre les juges.

- 10.—AU MOINS \$30.00 EN PRIX SERONT DISTRIBUÉS.



Antoine-Augustin PARMENTIER
(1737-1813), propagateur de la culture de la Pomme de Terre.

11.—Les juges sont:

M. Omer Caron, botaniste provincial;

M. Roger Gagnon, chef de la section des pommes de terre, Service de l'horticulture, Québec;

M. J.-Chs Magnan, directeur du Service de l'enseignement agricole, ministère de l'Agriculture, Québec;

Rév. Frère Michel, préfet des Etudes à l'Académie Commerciale et ancien publiciste des C.J.N.;

Pellerin Lagloire, entomologiste.

PELLERIN LAGLOIRE,

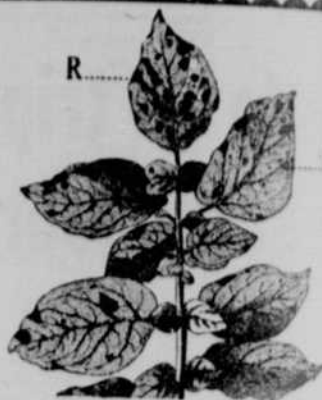
publiciste officiel des C.J.N.,
Ch. 206,
Service de la prot. des plantes,
ministère de l'Agriculture,
Québec, Qué.

P.S.—Les meilleures copies seront publiées régulièrement dans la page des C.J.N. du Supplément de l'Action Catholique, sans engager aucunement le résultat final du concours.

P. L.

La pomme de terre

Extrait du "Cours de défense agricole", par M. C. Houlbert.



XVI.—MALADIE DES TACHES BRUNES

La maladie, dite des TACHES BRUNES, se distingue de toutes les précédentes par l'aspect des lésions produites sur le feuillage: au lieu de larges plaques, plus ou moins ramollies ou aréolées, les folioles, principalement celles du sommet, sont parsemées de taches d'un brun violacé, TRES NETTEMENT DELIMITEES, et dont le diamètre dépasse rarement un centième (R).

Le parasite qui produit ces lésions, n'est pas absolument spécial à la Pomme de Terre; on l'a dénommé ALTERNARIA SOLANI, parce qu'il s'observe fréquemment sur les Solanées; il est d'ailleurs à l'origine d'un certain nombre des accidents que les cultivateurs désignent sous le nom beaucoup trop vague de ROUILLES.

L'ALTERNARIA SOLANI, comme la plupart des champignons parasites, se manifeste à la surface des plus grandes taches par une série de petits points noirs, disposés en cercles concentriques. Pendant toute la belle saison, ces appareils de dissémination sortent, sur le pourtour des taches, à travers l'épiderme desséché; ils portent, à leur sommet, des chapiteaux de spores brunes (Fig. A) qui emportées par le vent, vont disséminer la maladie sur les plantes voisines.



XVII.—ROUILLE EN RESEAU OU RIGARRURE

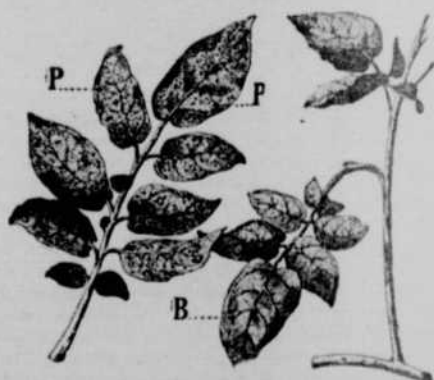
Dans cette affection, les feuilles sont parsemées de petites taches brunes, anguleuses ou allongées, coïncidant avec les nervures.

A) PREMIERE INVASION.—Le mal apparaît sur les feuilles inférieures et moyennes, sous forme de taches noirâtres, anguleuses, pourvues d'un liséré transparent difficile à distinguer. Sur les feuilles supérieures les taches sont généralement plus petites, plus allongées; elles forment des réseaux compliqués de lignes brunes DISPOSEES LE LONG DES NERVURES (Fig. B); finalement les feuilles se dessèchent; elles restent néanmoins attachées sur les tiges, le long desquelles "elles pendent noires et fripées". Le pétiole est très cassant.

Au début les tubercules paraissent sains; mais ils ne tardent pas à se dessécher en se ridant; quelques-uns, pendant l'hiver se transforment en une masse brune, spongieuse, absolument inerte.

B) DEUXIEME INVASION.—La maladie dans ce cas, prend son origine dans le tubercule. Les yeux qui en sortent donnent des germes sans vigueur qui, en général, meurent rapidement. Ceux qui réussissent à se développer, restent courts et rabougris. La plante perd ses feuilles, sauf celles du sommet qui "persistent à la façon d'un plumet".

La récolte peut être gravement compromise si l'on n'a eu soin de choisir des tubercules sains au moment de la plantation.



XVIII.—L'OIDIUM OU BLANC DE LA POMME DE TERRE.

Cette maladie ne fut observée, pour la première fois, qu'en 1917 sur la Pomme de Terre. Ses caractères sont ceux de tous les Oidium ou BLANCS DES FEUILLES, dont les plus connus sont: le blanc du Chêne, le blanc du Ruisseau, etc.

Le parasite est un petit champignon (ERYTHROSPORA CICHORACEARUM) qui développe son mycélium à la surface des feuilles en y produisant un revêtement poussiéreux, cendreux (B), d'aspect duquel, à l'arrière-saison, apparaissent de nombreux points noirs disséminés (P). Ce mycélium, étroitement appliqué contre l'épiderme, envoie, dans les cellules, sous-jacentes, de véritables suçoirs grâce auxquels il se nourrit, mais qui épuisent la plante. D'autres filaments se dressent, au contraire, dans l'air, et meurent par de petits renflements (CONIDIES) qui, à un moment donné, se détachent de leur support et vont, emportés soit par le vent soit par la pluie, disséminer la maladie sur les plantes voisines.

Le traitement qui conviendrait, dans ce cas, est le soufrage, à titre soit préventif soit curatif.

Production de la maison G. MAZO,
33 Boulevard St-Martin, Paris.
(Les mêmes images en couleur sur papier transparent pour projections.)

Etat florissant de notre troupeau de RENNES.

D'APRES les rapports reçus au ministère des Mines et des Ressources, à Ottawa, le troupeau canadien de rennes, sur la lisière septentrionale du continent, a très bien passé l'hiver. A cette heure le troupeau s'achemine vers le pacage d'été sur l'île Richards, à proximité du littoral. Le rassemblement et la marche s'opèrent lentement car les animaux approchent de la saison de mise bas et il importe de prendre toutes les précautions pour que le troupeau arrive à destination dans le meilleur état possible. Lorsqu'ils arrivent à l'aire de reproduction les animaux sont rassemblés dans une vallée bien à l'abri où le pâturage est excellent. Les portées viennent entre la mi-avril et la fin de mai. Sous l'oeil attentif du ministère les rennes font de grands progrès: on a déjà noté une augmentation de poids chez les animaux abattus comme viande de boucherie: ce poids, qui était, en moyenne, de 150

livres en 1935 a atteint, en 1937, une moyenne de 165 livres; du reste on prévoit un gain ultérieur par suite de l'excellence des pacages et grâce à la reproduction sélectionnée que dirige le ministère. A tout prendre les rennes se sont adaptés au climat, etc., de la réserve où ils sont placés, c'est-à-dire immédiatement à l'est du delta du fleuve Mackenzie. Chaque année, à mesure que de jeunes animaux nés sur les lieux remplacent les animaux plus âgés, le troupeau deviendra de plus en plus accoutumé à son habitat canadien.

En dépit des pertes subies lors des concentrations et de l'abatage annuel de l'excédent (animaux reproducteurs et femelles âgées) pour nourrir et vêtir la population locale, le nombre du troupeau s'accroît constamment. Lors du dernier rassemblement en juillet 1937 les 2,370 animaux du dé-bat formaient un troupeau bien développé de plus de 4,000.

Ce qu'on a manqué

UNE revue avait imaginé de primer, en 1911, les meilleurs projets de clous pour l'exposition de 1920, qui devait avoir lieu à Paris.

Mais ce fut la guerre... On pensa à autre chose. Les idées évoluèrent comme évoluèrent les arts et la technique.

Voici quels furent les projets primés:

Pyramide de 500 pides de haut, avec musée égyptien à l'intérieur et un funiculaire pour monter au sommet;

Arc de triomphe reposant sur les deux rives de la Seine avec, au-dessus, un immense globe terrestre;

Terrasse circulaire de 50 pides de largeur, avec trottoir roulant, qui partirait de la tour Eiffel à 85 pides de hauteur, passerait par Notre-Dame, les Buttes-Chaumont, Montmartre et aboutirait au point de départ;

Niagara parisien avec élévation de l'eau de la Seine à 650 pides;

Carte géographique de 2 milles de côté, tracée sur le sol et qui servirait de lieu de promenade;

Salle de fête à 1800 pides de profondeur;

Jardin suspendu à 400 pides de hauteur et où serait installée une station aérienne.

D'autres temps, d'autres goûts, d'autres aspirations...

Le FOU

PAR JACK STREET

Suite et fin

Buck regarda Ramirez. Il était assis, ou plutôt accroupi, gardant une immobilité que l'éclat de ses yeux cruels rendait impressionnante. Buck comprit alors que ce n'était pas le désert seul qui avait empêché le retour des hommes blancs de cette région maudite. Il ressentit au fond du cœur la certitude que le mot d'ordre serait donné, afin qu'il ne soit pas permis à Buck Mac Tavish de quitter en vie le petit village d'Indiens.

Buck ne laissa rien paraître de ses impressions. Il regarda fixement le masque immobile du vieux Ramirez pendant quelques instants, puis il s'étendit sur le sol, prit à s'endormir. Les yeux mi-clos, il vit avec satisfaction que Loco John venait d'entrer. L'après-midi était déjà très avancée. Son vieux guide avait en vain poursuivi ses recherches et il paraissait fatigué. Il regarda Buck avec étonnement et, surprenant un clignement d'oeil qui échappa à Ramirez, il s'assit en poussant un soupir. Il fit semblant lui aussi, de s'endormir.

Après un intervalle, qui parut un siècle à Buck, Ramirez sortit. Aussitôt, Buck s'adressa à voix basse à Loco :

— Voyez où se trouvent les chevaux et la mule, Loco, murmura-t-il, et conduisez-les, sans être vu, hors du village dès que la nuit sera venue. Amenez-les à l'entrée de la passe par laquelle nous sommes arrivés. Les Indiens ont l'intention de me faire un mauvais parti pendant mon sommeil.

En même temps il porta la main sur sa nuque d'un geste significatif.

— Quant à moi, continua-t-il, je vais demander à cette vieille tête de chien une nouvelle entrevue avec José pour demain. Il sera peut-être amusé par cette idée, sachant que cela ne servira à rien; c'est une feinte qui pourra lui enlever tout soupçon sur le plan que je compte exécuter cette nuit. Si je ne suis pas à la passe au lever du jour, vous pourrez vous en retourner seuls... Où se trouve la cabane de José ?

Loco, qui n'avait cessé de faire des grimaces tandis que Buck lui parlait, lui dit où il pourrait trouver l'Indien. Ensuite, il s'enroula dans sa couverture et s'endormit, tel un enfant, après avoir passé la journée en vaines recherches. A son tour, Buck fit semblant de dormir, juste à temps pour donner le change à une vieille Indienne qui s'avançait sous prétexte de ranimer le foyer.

Quand Ramirez fut de retour, Buck lui demanda une autre entrevue avec José pour le lendemain. Ramirez parut y consentir; mais Buck savait que le vieil Indien pensait en son for intérieur que dans le courant de la journée l'homme blanc serait tué.

Loco sortit de nouveau en murmurant des paroles inintelligibles; il recommença ses recherches et ne reparut pas. Buck était sûr que le vieil homme était déjà en train, à la faveur de la nuit, de conduire tranquillement les montures hors du village.

Buck réussit à ne pas s'endormir, après le repas du soir, mais il se passa des heures avant qu'il ne fût certain que Ramirez, les femmes et les enfants étaient plongés dans un profond sommeil. Quand, enfin, il put se glisser au dehors, il eut la certitude qu'il n'avait pas été vu.

Pendant un moment, il se tint sur le seuil de la porte, s'efforçant d'habituer ses yeux à l'obscurité. Tandis qu'il se tenait ainsi, un sixième sens le prévint du danger et il se retourna en se baissant. Le vieux chef venait de lui lancer à la tête une lourde massue. Aussitôt, Ramirez reçut un coup de poing au menton appuyé par cent quatre-vingt livres d'os et de muscles. Le vieux chef était endormi pour au moins une heure. Il s'éroula en silence et Buck l'étendit avec précaution sur le sol. Pendant quelques secondes, Buck attendit, mais il ne surprit aucun bruit dans la hutte.

Il fit ensuite quelques pas dans l'obscurité; il se trouva devant la porte de la cabane que Loco lui avait indiquée comme étant celle de José. Il resta un instant sans bouger, pour avoir la certitude que les occupants dormaient profondément. A l'intérieur, un feu éclairait faiblement la pièce. Buck se glissa dans la hutte et il aperçut José étendu. Il n'y avait personne d'autre.

Le lieutenant fit doucement le tour du

foyer et vint se pencher sur José. Il tenait à la main son 45 qu'éclairait les lueurs du foyer, et il toucha légèrement José du bout des doigts.

José se réveilla en sursaut. Tour à tour, il regarda le revolver et le visage impassible de Buck. Il voulut ouvrir la bouche, mais le lieutenant lui fit signe de se taire. Celui-ci n'eut même pas à expliquer ce qu'il voulait: sans un murmure, José sortit.

Une fois dehors, Buck lui décocha un rapide coup de poing au menton qui l'étourdit aussitôt. Buck le chargea ensuite sur son épaule et s'éloigna rapidement et sans bruit du village.

A l'entrée de la passe, Loco l'attendait. Ils ligotèrent l'Indien sur sa mule de bois. Puis, à toute allure, ils partirent dans la direction de la crête. Arrivés en haut, José, qui avait recouvré ses sens, commença à s'agiter. Buck lui permit de se tenir en selle, après lui avoir attaché les chevilles sous le ventre de la mule. Il prévint l'Indien de ne pas essayer de prendre la fuite et, pendant cinq minutes, ils laissèrent souffler leurs bêtes.

Buck remarqua que Loco agissait d'une façon bizarre. Le vieil homme tremblait d'excitation, tandis qu'il regardait fixement dans la direction du nord-est. En portant les yeux vers le point qui attirait l'attention de son compagnon, Buck aperçut une chaîne de collines d'apparence volcanique. Il haussa les épaules, pensant que c'était un coin que Loco

n'avait pas encore exploré. A la première occasion, le vieux fou y retournerait, toujours à la recherche de Carrol.

Loco prit la direction du désert en marmottant des paroles sans suite. Ils descendirent le versant de la chaîne à grande allure, éclairés par les rayons de la lune.

A moitié-chemin, José réussit à détacher ses liens et sauta à terre; et, avant que Buck ait pu faire un pas, l'Indien courait avec la vitesse d'un animal sauvage vers un groupe de rochers, séparés les uns des autres par d'étroites coulées. A grand coups d'éperons, Buck partit à la poursuite et, son cheval ayant buté, il se mit à courir, lui aussi en poussant des cris.

L'Indien se retourna pour lui faire front. Buck eut fort à faire pour le réduire à sa merci, mais quelques coups de poings bien appliqués eurent raison de sa résistance. Avec l'aide de Loco, toujours dans la lune, il le ligota de nouveau sur la mule. Mais, cette fois, non seulement il lui attacha les chevilles, mais il lui passa aussi des menottes.

Grâce à cet incident, ils venaient de perdre une précieuse demi-heure et, quand ils se remirent en route, ils entendirent, dans le lointain, les cris perçants des Indiens partis à leur poursuite.

Quand ils eurent atteint le pied de la chaîne, galopant sans ordre, José avait de nouveau recouvré ses sens, mais il garda un silence méfiant. Par humanité, ils le laissèrent, une fois de plus, monter à califourchon; ensuite Buck et Loco se regardèrent sans échanger un mot.

Ils savaient quel enfer les attendait. Ils savaient aussi qu'ils seraient rejoints par ceux qui les poursuivaient, car c'eût été courir au suicide que de continuer la route après dix heures. Il leur semblait préférable de retourner vers les Indiens: en se rendant à leurs ennemis, ils abrégèrent leur agonie.

Ils ne prononcèrent pas une parole; ils se regardèrent longuement, supputant leurs chances. Par suite de sa bataille avec l'Indien, le visage de Buck était couvert de sang, et Loco n'était plus très jeune.

Malgré cela, toujours en silence, ils tournèrent le dos aux montagnes et partirent en avant dans le désert. José ne put s'empêcher de les regarder, bouche bée. Il n'arrivait pas à comprendre de tels hommes. Il était vaincu!

Au bout de trois heures, pendant les-

quelles le soleil rayonnait dans un ciel aveuglant, Buck n'eut plus conscience de ce qu'il faisait ou de ce qui lui arrivait. José restait tranquille, écrasé lui aussi par l'astre sans merci.

Loco ne s'était pas arrêté au premier tron d'eau. Avec les Indiens à leur poursuite, il était dangereux de faire halte. Cette décision avait eu un double effet: l'abandon de ceux qui les poursuivaient et la soumission totale de José. Bien que les Indiens fussent engagés, ils n'étaient pas assez fous pour suivre leur proie dans le désert, tandis que le soleil, montant toujours plus haut dans le ciel, rendait l'atmosphère irrespirable.

Buck eut une sensation de repos et d'ombre au moment où, n'en pouvant plus, il tomba de cheval. Il sentit que Loco l'aidait à s'étendre sur le sol et portait ensuite une gourde à ses lèvres. Et, malgré la tiédeur de l'eau, il reprit pour un instant conscience de ce qui l'environnait. Ils étaient arrivés au monticule où, à l'aller, ils s'étaient arrêtés pour la première fois. La bataille pour le retour à Caliente était presque gagnée.

Ils se trouvaient à l'abri d'une colline, détachée d'une chaîne de montagnes assez basses, que Buck voyait pour la première fois. Pendant un instant il resta muet de surprise. Puis il se rendit compte.

— Êtes-vous complètement fou? s'écria-t-il. Vous nous avez écartés de plusieurs milles de notre chemin, tout cela pour venir voir si cette nouvelle chaîne de collines n'abritait pas Carrol. Vous... vous...

Loco, l'air anxieux, attendit que Buck à bout de souffle, eût cessé de crier:

— L'endroit est aussi bon qu'un autre, dit-il enfin. Les Indiens auraient pu nous rattraper si nous avions suivi le même chemin qu'en venant. Nous restait cette chance. Jamais ils ne supposèrent que nous sommes revenus par ici. Regardez... de l'eau, de l'herbe... et sans doute de l'ombre! Nous pourrions nous reposer pendant un jour ou deux.

Buck haussa les épaules. Le mal était fait et ils ne pouvaient rester à l'endroit où ils se trouvaient. Mais, d'un autre côté, s'ils affrontaient de nouveau le désert à l'heure présente, ce serait la mort certaine.

Tandis qu'ils grimpaient le long des flancs de la colline, épuisés aussi bien physiquement que moralement, Buck avait peine à se tenir en selle. Son cheval buta contre une pierre, il roula à terre, puis il perdit entièrement connaissance.

Lorsqu'il revint à lui, il se trouva couché sur le dos, dans une cabane. José, revolver au poing, malgré les menottes, était debout à côté de lui. Il paraissait menacer quelqu'un. Buck se demanda comment il était arrivé en ce lieu et chez qui il se trouvait. Il entendit une plainte qui lui fit tourner la tête.

Près de lui, gisait Loco, face contre terre, dans une mare de sang. De l'autre côté de la pièce, un homme de haute taille, à la barbe blanche, les surveillait, une carabine encore fumante à la main. Le revolver de José était dirigé vers lui, mais l'étranger n'y prêtait aucune attention. Il regardait Loco comme fasciné.

Il prit la parole et Buck commença à comprendre:

— Ainsi, vous avez fini par me rejoindre, n'est-ce pas, John Marks?

Buck devina que l'inconnu venait de prononcer le véritable nom de Loco.

— Vous avez osé m'accuser de vous avoir volé, il y a quinze ans... Parlez! Est-ce que même une fortune valait la peine de causer la ruine de l'existence de votre meilleur ami?

Sa voix était sans pitié et, pendant un instant, Buck crut qu'il allait faire feu une fois de plus. Il entendit José proférer des menaces.

Buck voulut intervenir. Loco soulevait son visage ensanglanté. Il était évident que la balle avait effleuré le haut du crâne.

— Vous vous trompez! dit avec peine le vieil homme. J'ai vite appris que c'était Clem Aston, notre caissier, qui était coupable. Je l'ai puni, mais vous étiez parti... Et je vous ai cherché pendant douze ans pour vous le dire... Maintenant, vous pouvez me tuer si vous le voulez!

Loco s'éroula de nouveau sur le plancher et Buck regarda Carrol avec angoisse. Il connaissait toute l'histoire maintenant. Carrol avait attendu des années, pendant que Loco le cherchait... Et il avait attendu, une carabine à la main!

Carrol, les yeux exaspérés par la haine, contempla longuement Loco. Puis, soudain, l'expression de son regard changea et Buck poussa un soupir quand il le vit s'agenouiller aux côtés de son vieil associé...

x x x

Steers n'était pas à Caliente quand ils traversèrent la petite ville. Ce ne fut qu'un mois après que Buck le vit de nouveau.

— Avez-vous réussi enfin à amener votre Indien devant le tribunal?

Buck fit un signe affirmatif:

— Un chic garçon, ce José! Il ne m'a plus donné d'ennuis et nous sommes arrivés à avoir beaucoup de sympathie l'un pour l'autre.

— Drôles de types, ces Indiens! continua Steers. Mais pas autant que le vieux Loco et son associé. Mais je crois maintenant que ces deux vieux toqués sont réunis, que leur folie a disparu.

— Hum! murmura Buck, je ne suis pas très sûr que le vieux Loco ait jamais été fou! Mais je suis certain d'une chose, si jamais je retourne dans le Big-Smoke, je ne veux pas d'autre guide que lui!



Elissa Landi, une jeune artiste, photographiée au Riviera Country Club, où elle se rend souvent, avec son cheval favori, Tristan. Mlle Landi est une excellente écuyère.

Thérèse Gélinas

Une enfant ordinaire
Une enfant rare
Une enfant unique



QU'EST-CE, en vérité, que cette Thérèse Gélinas dont le nom, à peine sorti de l'ombre, achève de faire en quelques mois le tour de notre petit monde écolier ?

Quelque étoile extraordinaire dans le firmament de la sainteté ? Une voyante ? Une ascète ? Une thaumaturge ? Qui sait ?

Tout cela est beau, admirable sans doute, mais force nous est d'avouer que Thérèse Gélinas est quelque chose de moins compliqué.

Nous ne trouvons pas de meilleurs termes pour la présenter à nos lecteurs que ceux dont s'est servi le père Médéric Lavoie, O.M.I., dans sa délicieuse préface de la vie de Thérèse.

"C'est, écrit-il, une toute petite des Trois-Rivières qui à force de voir des Jésus partout, a réussi à vivre extraordinairement bien la vie tout ordinaire d'une enfant de neuf années.

"Soumise, appliquée, pieuse, friande d'hosties, inlassable diseuse d'Ave Maria pour que les méchants viennent bons, elle a accompli sa brève randonnée humaine, sans cesse préoccupée de faire des heureux autour d'elle, la main toujours prête à cueillir et lier en gerbes pour son Jésus les humbles sacrifices qui bordent nombreux la route quotidienne d'une petite écolière; cultivant sans relâche les menues vertus de son devoir d'état, avec le même amour et le même soin qu'elle mettait à cultiver les fleurs de son jardin".

Ces lignes nous laissent soupçonner une jeune nature d'élite, une âme d'enfant docile à la grâce, délicate, compatissante, généreuse à l'excès. Mais qu'y voyons-nous de si extraordinaire ? N'est-ce pas là le cas de nombre de petites âmes au contact desquelles nous vivons quotidiennement et qui passent pourtant inaperçues ?

Oui, c'est le cas de plusieurs, nous l'avouons, et précisément un premier trait caractéristique de l'âme de Thérèse, c'est de n'en pas avoir de particulier, de se distinguer le moins possible de ses jeunes semblables.

UNE ENFANT ORDINAIRE

THERÈSE GÉLINAS est avant tout une enfant ordinaire. Ordinaire dans sa condition d'abord : elle est fille de modestes journaliers.

Ordinaire dans ses talents, car, hormis les matières religieuses où elle a des facilités surprenantes, Thérèse ne tranche pas, en classe, sur la moyenne des élèves par les dons de l'intelligence : ce n'est qu'à force de travail et d'application qu'elle parvient à se ranger parmi les premières.

Ordinaire dans ses goûts, Thérèse aime comme toutes les fillettes de son âge à catiner, à sauter à la corde, à jouer au ballon, aux séances, à l'école, à voyager en automobile. Sa vie quotidienne est faite de mille détails disparates comme toutes les vies d'enfants. Elle brode, arrose ses bouquets, va au marché, fait ses devoirs, étend le linge, reçoit ses compagnes en visite, etc., etc.

Ordinaire, Thérèse l'est jusque dans ses actes de vertu. On ne peut, il est vrai, lui reprocher grand chose dans sa conduite à l'école, à l'église, au foyer, mais rien de plus dans ses actions qui soit si remarquable.

Thérèse faisait beaucoup de sacrifices, écrit une élève, qui a soin d'ajouter : pas des grands, mais des petits. "J'espère dit une autre, que tous ses petits sacrifices lui ont aidé à aller dans le paradis avec Dieu et ses anges."

mieux le faire comme il faut.

"Tant qu'à faire quelque chose, le faire comme il faut". L'espace nous manque pour en multiplier les exemples : c'est toute son histoire qu'il faudrait raconter.

Voyons-la seulement en classe



Thérèse GÉLINAS
à 8 ans, dans son costume de
nouvelle confirmée

UNE ENFANT RARE

Et alors, était-ce la peine d'écrire sa vie, puisque l'enfant est si ordinaire ?

C'est le cas de rappeler le mot bien connu de saint Augustin : "Les petites choses sont les petites choses, soit, mais c'est une grande chose que d'être fidèle dans les petites".

Des choses ordinaires extraordinairement bien faites, voilà la vie de Thérèse Gélinas et voilà qui classe tout de suite cette vie ordinaire parmi les vies extraordinaires. Faire bien une heure, une semaine, un mois est commun chez les enfants; faire bien un an, deux ans, toujours et sans jamais une faiblesse, une bouderie, un pleurnichage, c'est ce qui se rencontre moins souvent.

Thérèse réussit pourtant ce tour de force. Elle fut l'enfant des petites choses, mais des petites choses bien faites, et n'eut à vrai dire qu'une passion : celle du devoir. En classe, au travail manuel, au jeu, à la prière, cette enfant a horreur des demi-mesures et de l'à peu près. Elle se met tout entière en tout et n'a qu'une ambition : bien accomplir le devoir du moment.

Un jour, sa mère, indisposée, la laisse travailler seule à la cuisine.

— Maman, lui crie Thérèse, où est-ce que je vais mettre ce plat-là ?

— N'importe où, je le placerai demain.

— Maman, dites-le moi, tant qu'à faire quelque chose, j'aime

et à la prière. "Jamais, écrit une élève, la mère n'a eu à lui dire un mot en classe, jamais de reproches, jamais de punitions, un vrai modèle pour nous". "Quand la mère parlait, observe finement une bimbine de 10 ans, on voyait que Thérèse mettait ça dans sa tête". Une autre : "Thérèse priait avec une grande ferveur, on eût dit qu'elle voyait le bon Dieu dans son âme pure". Et ce témoignage de son institutrice, une Fille de Jésus : "Sa piété était si profonde que, lorsque je la regardais prier, il me semblait voir plutôt un séraphin qu'une enfant. En l'examinant, un pressentiment envahissait mon âme. Je me disais : Cette candeur et cette piété ne sont pourtant pas de la terre..."

UNE ENFANT UNIQUE

Enfin notre Thérèse, ordinaire par tout ce qu'elle a fait, rare par la façon dont elle l'a accompli, devient unique dans la manière dont elle finit sa courte existence. Ici on lui cherche en vain des pareils : elle ne ressemble à personne.

Une intime de Thérèse ne fut pas peu surprise d'entendre sa jeune amie, un soir des vacances d'été de 1934, émettre ce vœu étrange : "Moi, j'aimerais ça, mourir en une fête de la sainte Vierge".

On savait Thérèse très dévote à la Mère de Dieu; aussi rien d'étonnant qu'elle en parlât; elle le faisait souvent, mais jamais elle n'y avait joint l'idée de la mort.

Toute Thérèse est là. Elle vient de nous livrer la formule de sa vie.

Plus tard, quelques jours avant sa fin, elle visite avec de jeunes compagnes une chambre mortuaire, et, à peine sortie sur la rue : "Qui sait, confie-t-elle gravement à ses petites amies, si dans une semaine ça ne sera pas l'une d'entre nous qui sera sur les planches ?" Les fillettes en restent si frappées qu'une fois seules elles ne peuvent s'empêcher d'observer : "Mais ne dirait-on pas qu'elle sent sa mort, Thérèse ?" De fait, dans une semaine, jour pour jour, les mêmes enfants viendront s'agenouiller les larmes aux yeux, devant la dépouille de leur jeune amie.

Le jeudi 6 décembre, se rendant à l'école avec une cousine, Thérèse, sans la moindre préparation, lui confie ce tragique secret : "Tu vas voir, samedi, si je meurs pas; ça sera vers deux heures".

Le lendemain soir, l'enfant tombe en jouant dans la cour près de la maison paternelle et se fait à la tête une lésion qui amène l'hémorragie cérébrale. Elle aura trois ou quatre fortes convulsions en l'espace de quelques heures, et la dernière l'emporta.

On remarque, non sans étonnement, que Thérèse, au fort de ses crises, dans la nuit du 7 décembre, répète sans cesse le mot : demain. Sa mère veut des explications mais l'enfant pour toute réponse : "Non, maman, c'est mieux que vous ne le sachiez pas".

Le lendemain, elle rend l'âme en prédestinée. Thérèse part en pleine fête de l'Immaculée-Conception, elle qui disait, il y a quelques mois à peine : "Moi, j'aimerais ça mourir en une fête de la sainte Vierge". Elle meurt un samedi à deux heures et demie, elle qui, deux jours auparavant, confiait à sa jeune cousine : "Tu vas voir, samedi, si je ne meurs pas, ça sera vers deux heures".

Et voilà Thérèse Gélinas, dont on a cru bon de livrer au public la vie de fraîcheur et de simplicité.

En moins de douze mois une première édition de "L'âme d'une petite" a été épuisée. On vient d'en tirer une seconde qui atteint le vingt-cinquième mille exemplaires. Et Thérèse répond à la sympathie et à la vénération universelle par une pluie de faveurs célestes dont on a recueilli à date plus d'une centaine de témoignages écrits.

Mais laissons marcher les événements. L'avenir dira mieux encore quelle mission vient accomplir chez nous Thérèse Gélinas et nous fera soupçonner la place qu'occupe, dans les parterres du ciel, la petite fleur trifluviennne.

Il nous reste à souhaiter, avec le père Lavoie, que des enfants comme celle-là, il s'en rencontre chez nous par centaines et par milliers.

Quand on songe aux prédilections du Maître pour les petits, au merveilleux champ d'activité qu'offrent à l'Esprit-aint ces jeunes âmes ouvertes à tous les dévouements, prêtes à tous les sacrifices, capables de toutes les ascensions, il faut s'étonner, non pas de rencontrer des enfants comme Thérèse Gélinas, mais de voir qu'il s'en trouve tant... qui ne lui ressemblent pas.

Eugène NADEAU, O.M.I.

"L'âme d'une petite" ou vie de Thérèse Gélinas, par le R. P. Eugène Nadeau, O.M.I. 301 volume de 164 pages, avec nombreuses illustrations, couverture lithographiée en deux couleurs. En vente à la Librairie de l'Action Catholique, 1, bld Charest, Québec, au prix de 25 sous l'unité, franco: 28 sous.